

DETECTIVE

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

8^e Année — N° 368

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES
14 Novembre 1935

DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

GANGSTERS DE PARIS

Raymonde Barbier,
l'amazone blonde,
chef du gang des
contrebandiers de
Paris, a perdu, au
commissariat, sa
morgue d'aristocrate

Pages 2 et 3, les révélations pitto-
resques de Noël PRICOT





Le 1^{er} novembre aura marqué une date dans les annales du banditisme, ou plutôt — pour employer l'expression moderne — dans celles du gang parisien.

Ce jour-là, en effet, s'est déroulé une suite d'épisodes rocambolesques qui éclaira d'une manière éclatante les sombres agissements d'une faune redoutable, renouvelant à Paris la funeste carrière des « ennemis publics » d'outre Atlantique.

Pourtant, la première des péripéties de cette récente Toussaint ne fut qu'un banal fait-divers dont on ne s'attendait guère à ce qu'il prit, par la suite, l'envergure d'une affaire retentissante.

A cinq heures de l'après-midi, boulevard Magenta, aux abords de la gare de l'Est, deux gardiens de la paix « sifflent », tour à tour, le conducteur d'un somptueux faux cabriolet noir qui a continué sa route au moment d'un arrêt de la circulation. A la deuxième injonction de stopper, le puissant véhicule se range contre le trottoir, mais, au lieu d'attendre l'agent qui s'avance pour verbaliser, les deux occupants, un homme élégant et une femme blonde — le visage dissimulé dans son grand col d'astrakan — enjambent précipitamment le marchepied et prennent la fuite au pas de course. Arrêtés, non sans se débattre, ils sont conduits au commissariat du quai de Jemmapes, tandis que le faux cabriolet ira stationner, rue Hittorf, devant le poste de police de la mairie du X^e arrondissement, où un planton le surveillera.

Du fait que les délinquants ont tenté de s'enfuir, qu'ils ont, pour un simple procès-verbal, abandonné une voiture de grand prix, qu'ils présentent des pièces d'identité établies à des noms divers, le commissaire du quai de Jemmapes, M. Mennetrey, conçoit que le hasard lui a livré deux malfaiteurs rompus aux stratagèmes du « milieu ».

D'ailleurs, le couple s'enferme de lui-même dans la suspicion du policier, par la mauvaise grâce qu'il oppose à l'interrogatoire de celui-ci. L'homme a reconnu qu'une des diverses cartes d'identité qu'il a fournies porte bien son signalement : Lucien Langlois, âgé de trente-sept ans, récemment domicilié 89, rue Béliard ; mais il refuse d'indiquer son adresse actuelle. De plus, il se perd dans un long récit romancé pour expliquer qu'il ignore et l'origine du véhicule dont il n'est que le chauffeur, et l'identité de son patron, qui ne l'a embauché que depuis la veille...

— C'est bon, coupe le commissaire, vous mentez. Je me renseignerai par les moyens dont la police ne manque pas...

Il se tourne alors vers la jeune femme blonde dont il a examiné les papiers, contenus dans le sac à main :

— Vous êtes Raymonde Barbier, née le 31 mars 1907, épouse divorcée du vicomte Cardeur de Ravrey...

Elle se borne à acquiescer par un brusque signe de tête. Mais, impossible d'émouvoir le mutisme hautain qu'elle maintient obstinément ! Ses lèvres minces et blêmes, qui accentuent l'expression farouchement énergique de son visage de jeune garçon, demeurent contractées. Ses yeux verts, passés au bleu par la colère, ont un éclat glacial et féroce, qui révèle la « forte tête » dont les résolutions sont inébranlables.

— J'approfondirai demain mon enquête, finit par décider le commissaire. Vous passerez la nuit au poste...

Le brigadier Caspar, chargé de surveiller l'étrange couple, se souviendra de cette nuit-là ! Car, après un long moment de méditation rageuse, la mystérieuse prisonnière avait résolu de le corrompre. Tour à tour douceuse, enveloppante, amicale ou baignée de larmes faciles, excellente comédienne en chacun de ces rôles, elle usa de tous les artifices pour incliner le fonctionnaire à la laisser s'éclipser. Enfin, voyant

Raymonde Barbier, avec son visage de jeune garçon décidé, voire un peu effronté, est le type même de l'aventurière accomplie.

que ses tactiques ne produisaient aucun effet, elle prit brusquement un air crâne, et, du ton le plus autoritaire :

— Laissez-moi téléphoner, dit-elle. Je vous promets vingt mille francs...

— F..tez-moi la paix ! trancha le brigadier.

Et, tandis que le silence emplissait de nouveau la sinistre pénombre du poste de police, l'incorruptible M. Caspar songeait : « Pour mettre tant de prix à donner un coup de téléphone, il faut que cette femme soit une aventurière qui veut alerter une bande louche... »

Un intermède dramatique vint, en pleine nuit, interrompre la paix austère qui régnait au commissariat. Deux agents, relevés de leur ronde dans le quartier de la gare de l'Est, racontèrent, aussitôt rentrés au poste, un terrible épisode qui venait de se produire :

— Un cabriolet beige, lancé comme un bolide, dévalait tout à l'heure la rue de la Chapelle et la rue du Faubourg-Saint-Denis, traînant sur la chaussée un homme accroché par un bras à la roue de secours du véhicule. Aux passants terrifiés par ce spectacle de cauchemar, le malheureux criait : « A moi ! A l'assassin ! »

— Soudain, continua le deuxième agent, au carrefour du faubourg Saint-Denis et du boulevard Magenta, la remorque humaine lâcha prise, rebondit plusieurs fois sur le sol, puis demeura agonisante...

Il s'agissait d'un drame dont on allait savoir bientôt l'origine. Un automobiliste (dont la trace était perdue) avait demandé de l'essence à M. Mayoux, garagiste à la Plaine Saint-Denis, mais, en guise de paiement, l'homme avait déchargé son revolver sur le fournisseur qui, témérairement courageux, s'était accroché à la voiture pour faire arrêter le malfaiteur...

A peine ce tragique exploit venait-il de se dérouler qu'un nouveau forfait se produi-

sait, et c'était celui qui devait transformer le fait-divers concernant Langlois et Raymonde Barbier en une grave affaire de gangsters.

Devant le poste de police de la Mairie du X^e, l'agent Grandadam gardait le faux-cabriolet saisi dans l'après-midi quand, à onze heures, une puissante voiture sombre déboucha de la rue du Faubourg-Saint-Martin et, tous feux éteints, s'engagea dans la rue Hittorf. Roulant au ralenti, elle vint se placer juste derrière le faux-cabriolet en stationnement, et, tandis qu'elle poussait celui-ci pour le faire avancer, d'un bond merveilleusement prompt, un homme surgi du nouveau véhicule s'empara du volant de l'autre. La manœuvre, aussi rapide qu'audacieuse, avait, l'instant d'un éclair, stupéfié le gardien de faction. Mais, tout de suite ressaisi, il sauta sur le marchepied du faux-cabriolet, en criant aux agents du poste :

— A moi, police secours !

Tous les collègues de Grandadam surgi-

du blessé nécessitait son transfert urgent à l'hôpital. Au reste, devant le cran qu'il montrait, on pensait qu'il serait loisible de l'interroger le lendemain à Lariboisière. Sa mort, qui devait survenir quelques heures plus tard, ne paraissait alors pouvoir faire obstacle à l'enquête.

Celle-ci fut confiée à l'avisé brigadier-chef Grippo, activement secondé par son collègue Maximy. Ils ne tardèrent pas à savoir que le fameux cabriolet noir avait été volé depuis six semaines à son véritable propriétaire et qu'il avait parcouru, depuis, près de onze mille kilomètres, ce qui le désignait comme ayant dû servir à des contrebandiers. De plus, ils y retrouvèrent le nom de Raymonde Barbier, plusieurs fois condamnée pour trafic de contrebande.

Cependant que se déroulait l'enquête de la police, « Détective » effectuait la sienne. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui, il sait toute l'histoire de Germaine Barbier, principale héroïne de l'affaire.



rent en troupeau. Alors, de la seconde voiture, crépitèrent des balles qui, heureusement, ne firent que ricocher sur le trottoir. Les gardiens de la paix ripostèrent par une salve, cependant que, des deux véhicules, celui qui venait d'arriver tournait à angle droit dans la rue Builet et disparaissait à une allure folle par cette voie mal éclairée.

Mais les agents cernèrent le faux-cabriolet qui n'avait été que déplacé, et dans lequel se trouvait pris le complice du mystérieux voleur d'auto. On sortit celui-là de la voiture.

— Doucement ! dit l'homme, sans paraître autrement ému. Doucement, les gars : je suis « touché »...

En effet, la main de l'individu saignait abondamment, percée d'une balle. Sa poitrine était perforée de trois trous sanguinolents. Aux commissures de ses lèvres, une écume écarlate moussait.

Il déclina toutefois son identité : Federico Salvatico, mécanicien, âgé de 31 ans, demeurant à Bobigny, 13, rue de la Prospérité.

— Je suis, dit-il encore, employé dans un garage de la rue Marc-Séguin où, tout à l'heure, un homme que je ne connais pas vint me proposer cent francs pour dépanner une de ses voitures, devant votre commissariat...

Il fallut abréger l'interrogatoire, car l'état

Sa vie débuta comme un conte de fée. Fille d'un honorable marchand de cycles de province, elle fut prise en grande affection par les riches industriels qui fournissaient du matériel à son père. Ce ménage providentiel adopta quasiment l'enfant, l'éleva, à Paris, dans les meilleurs principes et dans l'opulence. Cendrillon devint ainsi une jeune fille du meilleur monde, digne d'épouser un prince. Alors qu'elle atteignait à peine dix-sept ans, ce fut, en effet, un descendant de vieille noblesse qui demanda sa main, un charmant vicomte dont la fortune n'était sans doute pas considérable mais qui, lui aussi, spécialisé dans le commerce des cycles, avait su, par son travail, acquérir une enviable situation. Ils se marièrent en 1925 et reçurent pour cadeau de nocces, de la part des parents adoptifs de la jeune femme, la gerance d'une des succursales — située boulevard de la Chapelle — de la firme appartenant à ces puissants industriels.

Mais bientôt l'heureuse vicomtesse se révéla très dépensière et fort peu soucieuse de consacrer ses soins à son foyer. Laisant à la domestique la charge du ménage et du magasin (car son mari avait presque continuellement à faire au dehors), elle passait le plus clair de son temps à se distraire au gré de sa fantaisie. Quand, successivement, deux fillettes naquirent, à deux ans d'intervalle, elle ne modifia point sa con-

duite, si bien d'ailleurs qu'aujourd'hui encore les pauvres enfants subissent dans leur état de santé les conséquences de leurs privations de soins maternels.

Puis, vint le jour où un louche inconnu présenta au malheureux vicomte des photos révélatrices.

Connaissez-vous cette femme nue ?...

L'infortuné mari pâlit, pensant mourir sur place de saisissement et de douleur.

Et ici : connaissez-vous ce « type » qui tient votre femme enlacée ?

Botchaco !

Alors, l'odieuse messagerie de malheur s'éclipsa, laissant son interlocuteur perdu dans ses poignantes réflexions.

Botchaco... Le nom de ce jeune rival évoquait de récents souvenirs dans la douloureuse pensée du mari trahi. Il revoyait le visage aux beaux yeux noirs, aux lèvres charnues de ce garçon ; sa taille athlétique ; son allure de gigolo sportif. Il se rappelait que Botchaco, fils d'un commandant d'artillerie, n'avait pour tout état que celui de garçons de course et que c'était d'ailleurs à l'occasion d'un championnat cycliste réservé aux porteurs de journaux qu'il était entré en relation avec l'infidèle. Fatale compétition ! Le don offert au champion était un vélo provenant du magasin du vicomte. Et Botchaco, qui avait gagné, était venu, en l'absence du commerçant, réclamer son prix à la vicomtesse...

En dépit de son profond chagrin, le malheureux époux tenta de ramener, par un redoublement de tendresse, sa toute jeune femme à la vertu. En vain ! Botchaco l'avait ensorcelée. Elle allait jusqu'à voler pour lui dans la caisse du magasin. Elle poussa même le cynisme jusqu'à exiger que son mari, pour la sauver du déshonneur, reconnût de fausses traites qu'elle avait signées pour son amant...

C'est à l'occasion du succès de Botchaco (ci-dessous) dans la course des porteurs de journaux (ci-contre) qu'il connut la « comtesse ».



Bien plus, un jour que, rentrant à l'improviste, le vicomte les surprit tous deux dans le lit conjugal, elle bondit entre les deux hommes et, forçant Botchaco à prendre le revolver de l'époux, qu'elle avait sorti de la table de nuit, elle l'engagea à faire feu.

Tire donc ! criait-elle, voyant hésiter le favori. Montre-moi que tu es un homme...

Les balles crépitèrent sans atteindre leur but ; mais l'attentat eut pour conséquence une instance en divorce, engagée par le mari.

Dès lors, Raymonde Barbier devint une aventurière.

On vécut d'hôtel en hôtel, disparaissant en laissant des notes à payer. On escroqua maints commerçants. Mais ce n'était pas la vie pour laquelle ni le sportif Botchaco ni la fastueuse Raymonde se sentaient faits. Alors, le jeune homme de qui l'adolescence s'était écoulée rue du Mont-Cenis, toute voisine du boulevard Barbès, et qui connaissait à fond ce quartier où une pègre fameuse « trafiquait » en de nombreux repaires, décida de s'y introduire, en compagnie de sa maîtresse.

Et c'est là qu'à mon tour, je suis allé chercher mes renseignements.

Je savais que la « Grosse Mélià » avait financé les premières « entreprises » du jeune couple dévoyé. Je la trouvai en son bar, dans une rue grise, sans caractère particulier, qui dévalle le versant nord de la « Butte ». Obscur, de sa taille énorme, l'espace compris entre le « zinc » et les deux tables de marbre de son minuscule café, elle se défendit, les poings sur les hanches, d'avoir jamais été la commanditaire de personne.

Mais, continua-t-elle, si vous voulez que je vous « cause » de la « comtesse », faut pas rester là. Suivez-moi...

Nous passâmes dans l'arrière-boutique aménagée en cuisine d'où, par une lucarne fort discrète, on peut aisément épier tout ce qui se passe dans le bar.

La « comtesse », a repris Mélià, c'est une vraie garce, mais faut avouer qu'elle est intelligente et qu'elle est têtue dans ce qu'elle veut. Botchaco avait réussi à créer une bande pour faire passer le « perlot » (je veux dire : pour faire la contrebande de tabac), mais fallait voir comme la « comtesse » savait donner l'exemple aux hommes ! Ça lui plaisait cette vie-là ! Quand y avait de gros chargements à aller chercher, des risques à courir, elle était toujours de la partie. Et quand y avait des « coups durs », elle remontait le moral à tout le monde. Jean, lui — Botchaco, si vous préférez — y avait des moments où il se décourageait, à cause des gros frais à verser aux intermédiaires, à cause des saisies de voitures, à cause des condamnations (il en a eu sept) ; mais la « comtesse » tenait toujours « le coup ». Ainsi, depuis que la frontière de la Sarre est fermée, que les douaniers, à la frontière belge, et les inspecteurs de la répression des fraudes sont mieux outillés qu'avant pour faire leur métier, c'est devenu un rude « boulot » de passer le « perlot » en contrebande. Eh bien !...

Mélià s'interrompit pour jeter dans la poêle une côtelette qui se mit à frire, puis s'essuyant les mains à même les flancs, elle reprit le fil de son discours :

Eh bien ! la comtesse a dit à Botchaco : « Laisse-moi m'occuper du perlot ; toi, prends le calva. » Ainsi ils se sont partagé la besogne et elle a gardé la plus difficile. Lui,

Jean, avec son calvados, il se donne aussi du mal, bien sûr ; mais pour introduire l'alcool en fraude, y a tout de même moins de risques que pour le tabac qui passe la frontière...

Et les vols d'autos, qui s'en charge ?

Mélià haussa lentement ses vastes épaules et réunit ses lèvres moustachues dans une moue d'indulgence.

Oh ! ils n'en ont pas volé tant que ça, des autos. Ils ne s'y sont mis que lorsque toutes les voitures qu'ils avaient achetées (je ne sais pas d'où venait l'argent...) eurent été saisies par les douaniers ou les inspecteurs ! Et, d'ailleurs, pour ça, ils n'opéraient pas eux-mêmes. Ni la « comtesse » ni Botchaco n'ont jamais été condamnés pour vols d'autos. Ils faisaient « travailler » des hommes à eux, Langlois, par exemple, ou André Georges, ou ce Nidrecourt, dont le nom fit tant de bruit au moment de l'affaire du polytechnicien Desailly, ou encore Vatteblet...

J'ai connu l'histoire de ce dernier, dans un lointain café de la Chapelle, lieu sinistre, encadré de grands murs d'usines, empuanti par les locomotives du chemin de fer du Nord qui borde l'autre côté de la rue...

Vatteblet, me dit le « patron » — pendant masculin de la « Grosse Mélià » — c'était un gars à qui le métier de voleur d'autos n'a pas réussi ! Il en a livré plus d'une à la « comtesse » et à Botchaco ; mais dès qu'il fut repéré par la police, il se dégoûta de la carrière. Alors, il retourna à Amiens, d'où il était venu, en faisant savoir à la bande qu'il ne fallait plus compter sur lui.

Il lui sera beaucoup pardonné, coupé-je, puisqu'il a su se repentir !

Peut-être ! Mais la « comtesse » ne pardonne pas à ceux qui la trahissent. Elle expédia à Amiens un certain Paulet, patron d'un bar « du » Barbès, avec lequel elle était en « cheville » et lui ordonna de ramener Vatteblet à sa merci ou de l'abattre comme un chien.

Alors ?...

Comme par hasard, Vatteblet était parti ce jour-là à la pêche... avec son fusil. Ce fut un duel aux armes à feu. Et, tous deux blessés, les adversaires furent aisément cueillis par la police...

D'autres m'ont raconté comment l'impétive amazone fut décorée d'un ordre dont elle est seule titulaire.

Botchaco ayant été arrêté, rue Saint-Fargeau, par des inspecteurs du service de la répression des fraudes, parvint à leur échapper en jetant, de deux coups de tête, chacun de ses « anges gardiens » sur le trottoir. Il disparut parmi les passants, emportant à ses poignets les massenotes des policiers.

Le lendemain, pour fêter cet exploit, l'aventurier et sa bande se réunirent en un banquet, dans une grande brasserie du quartier des Ternes. Au dessert, sortant de sa poche les « bracelets » de l'administration, Botchaco prononça une allocution dans laquelle il célébra particulièrement les mérites de sa maîtresse et qu'il termina par ces mots, en accrochant les instruments au collier de la blonde amazone :

Comtesse, je te décore de l'ordre de la massenote !

En arrêtant l'héroïne, la police vient, pour ainsi dire, de légaliser cette décoration...

Noël PRICOT.



Le garagiste Mayoux avait été attaqué avenue du Président-Wilson, à Saint-Denis.



Il eut le courage de s'accrocher à la voiture du bandit fuyant à cent à l'heure.



Mme Mayoux relate à un enquêteur les circonstances dramatiques de l'attentat.



Au moment de l'arrêter, les agents s'aperçurent que Salvatico était blessé à mort.



Les enquêteurs découvrirent immédiatement que le cabriolet noir avait été volé.



Lucien Langlois prétendit d'abord être le chauffeur d'un propriétaire inconnu.



Les voitures des gangsters en station devant le commissariat. Ci-contre, à droite : l'agent Grandadam.

Aujourd'hui
DANS L'ŒUVRE
GRAND CONCOURS
DE MOTS CROISÉS
50.000€ de prix

**LA POUDRE
MACLEAN**
Point n'est besoin d'endurer plus
longtemps les tortures causées par les
maux d'estomac, la Poudre Maclean
vous apportera un soulagement presque
instantané. Elle est prescrite par des
médecins du monde entier et est en
vente au prix de fr. 9.— le flacon et
fr. 14.85 le double flacon.
— POUR VOTRE —
ESTOMAC

COMMENT GAGNER AVEC UNE PARTICIPATION sans avoir un billet entier par le FAKIR BIRMAN



Le fakir Birman, seul médium agréé à Paris, établit des horoscopes qui font loi, de même que ses ouvrages de sciences occultes ont attiré sur lui l'attention du monde entier. Il s'est spécialisé dans la question des rapports entre l'astrologie, la chance et les nombres. L'application la plus fréquente se trouve dans la loterie et les jeux de hasard. Voici à ce sujet une des dernières causeries que la plupart des postes de T. S. F. ont radiodiffusées :

Très souvent des auditeurs me demandent : Vos indications astrologiques guident-elles souvent avec succès, toujours avec certitude dans l'achat d'un billet. Mais je ne peux en prendre un entier, alors vos données sont-elles utilisables pour une participation ?

Cette question est intéressante, car les participations sont très nombreuses et si l'astrologie ne permettait que d'aider ceux qui achètent un billet entier, elle faillirait à son rôle, qui est d'aider les petits et les malheureux. Heureusement, on peut utiliser ses données pour une participation.

Je prendrai pour exemple comment peuvent jouer les règles astrologiques, dans une participation, le succès obtenu au dernier tirage par mon consultant M. Paul Barthélémy, 16, rue de Douai, à Paris, qui, ayant acheté un demi-billet, l'a vu sortir à 100.000 francs. Son cas est celui de beaucoup d'entre vous :

Il avait acheté un billet à presque toutes les tranches, en s'en remettant à son seul instinct et au hasard, chaque soir de tirage lui amenait une déception nouvelle. Il était découragé, lorsque, conseillé par un ami, ayant gagné un lot modeste sur mes données, il vint me consulter.

Il me précisa tout de suite qu'il ne voulait pas risquer l'achat d'un billet entier. Bien qu'ayant quelques doutes sur l'efficacité de mes conseils astrologiques, il voulait bien

suivre mes recommandations dont j'ai la copie sous les yeux et que je reproduis ici.

« Votre jour bénéfique est le vendredi, votre chiffre le 4, attendez la rencontre de ces deux éléments, c'est-à-dire un vendredi 4, ce qui se produira en octobre, et achetez votre participation ce jour. En novembre, il y a une transformation sensible de votre vie, c'est dire que certainement le tirage de novembre vous apportera un gain substantiel. Puisque vous ne voulez risquer qu'une participation, achetez un ou plusieurs dixièmes, mais sans connaître les autres participants. C'est dire, ne faites pas cela sciemment avec des amis, mais seulement avec des inconnus, avec qui vous n'avez rien de commun. »

Cela se passait en juillet dernier, et il a fallu à mon consultant la patience d'attendre trois mois, mais il en est récompensé aujourd'hui en gagnant 50.000 francs (un demi-billet sorti à 100.000 francs) et sa vie en novembre est changée, comme l'annonce l'horoscope.

Ceci a été réalisé avec des participations et les prévisions astrologiques n'ont pas été en défaut pour cela. Tout s'est passé comme avec un billet entier. Mais la règle supplémentaire qui s'impose dans ce cas, est d'acheter ses parts sans connaître ses co-participants. Si on les connaissait et qu'on fasse cette opération avec des amis ou en famille, il y aurait lieu de faire l'étude astrologique du groupe, qui se constitue avec vous et voir sous quels auspices ce groupe est né, et ce que valent ses membres du point de vue probabilité de gain.

Bref ce qui est à retenir, c'est que les indications astrologiques sont valables comme pour un billet entier, c'est-à-dire :

L'astrologie ne vous fera pas gagner, mais elle vous indiquera avec certitude et précision, si vous gagnerez et comment vous devez faire. Vous qui m'écoutez questionnez-moi dès aujourd'hui, car l'heure fixée pour votre achat tintera peut-être demain au cadran du destin et après-demain il serait trop tard.



Le Fakir BIRMAN sera très heureux d'adresser aux lecteurs de ce journal qui lui en feront la demande un horoscope d'essai. Pour cela, envoyez nom, prénoms, date de naissance, adresse et 3 francs en timbres-poste pour frais à Fakir BIRMAN (service 357), ou consultez de 14 à 19 heures, 14, rue de Berne, Paris-8.

DANS L'ENNUI VENEZ A LUI

L'ANNEAU MYSTÉRIEUX
10 F 10 F
le SUCCÈS... et la FORCE...
seront avec vous, si vous le portez

Ce superbe bijou façon vieux argent, enrichi d'une gemme à votre couleur et gravé selon votre signe de naissance vous sera envoyé pour 10 francs, avec une étude gratuite de votre vie.

Ceci pour les 1.000 premières demandes seulement et dans un but humanitaire.

N'envoyez pas d'argent d'avance, car cet envoi fait à l'essai ne vous engage en rien.

Indiquer sexe et date de naissance et joindre un papier marquant le tour du doigt.

ASTROZODIAL Serv. T
64, rue Auguste-Comte, LYON

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

UNE SOLUTION AUX DIFFICULTÉS DE LA VIE CONJUGALE

Le Docteur Marchal publie une nouvelle édition de son retentissant ouvrage : La Liberté de la conception (1), qui est l'exposé le plus complet des découvertes récentes : il existe chez la femme vingt jours par mois, où la conception est impossible.

Cette révélation a des répercussions morales et sociales profondes. O. J. de Mero, dans la partie générale, en développe les heureuses conséquences. La préface de Marcelle Auclair montre les bienfaits qu'apporte ce livre à la famille et à l'amour véritable. On y trouve également l'avis du professeur Vignes, du docteur de Guchteer et de nombreux médecins français.

Cette édition nouvelle comprend une étude du docteur Regnault, sur les plus récents travaux concernant les causes déterminantes des sexes : peut-on avoir à volonté fille ou garçon ?

(1) Chez tous les libraires : 1 vol. : 15 francs. Les Editions Médicis, Service D. E. T., 30, rue de Bellefond, Paris (9^e), l'envoient franco recom. contre remb. de 17 fr. 50.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 ET), Londres W1

PARTOUT

A la hussarde

Au soir de la troisième audience du procès Stavisky, après les joyusetés d'Hayotte, l'atmosphère devint plus tendue avec Bardi de Fourtou.

Carrément, l'ex-général, radié de l'armée, mit les pieds dans le plat et les points sur les i.

— Je suis, cria-t-il, un bouc émissaire... Le Parquet connaissait Stavisky; il l'a laissé constituer ses sociétés, trafiquer au grand jour... La justice a deux poids et deux mesures...

Le président Barnaud se replia en bon ordre sous cette attaque à la hussarde. Mais le procureur général Fernand-Roux, descendu des hauteurs dans un prétoire qu'il connaît encore mal, s'emporta.

Pâle comme l'hermine dont s'orne son camail, il se dressa; les mots, dans la colère, se brouillaient; il cria son indépendance...

Mais Bardi de Fourtou, de ses doigts nerveux, tapotait le rebord du box, content de l'effet qu'il avait produit.

Rappel du pied

A la droite de M. Fernand-Roux, l'avocat général Gaudel était bien drôle à regarder.

Sa corpulence, son « bedon », qui lui ont concilié, autant que son caractère, toutes les sympathies du Palais, rendent difficile un déplacement discret.

On le vit pousser son fauteuil dans la direction du procureur général et, sous la table, hardiment, il y alla de quelques coups de pied.

M. Fernand-Roux, insensible à ce zèle sans douceur, continua de plus belle à clamer son indignation qu'on

l'eût soupçonné de ne pas être indépendant.

Après la tempête

Après cet avertissement « pédestre », M. Gaudel quitta l'audience, mécontent :

— Le patron est trop jeune, disait-il en hochant la tête. Il en verra bien d'autres... d'ici la fin du procès.

« Ce n'est pas Barnaud, vieux matou, qui aurait commis une telle imprudence. Il faut laisser passer l'orage... Je ferai la leçon demain au patron. »

De fait, à la quatrième audience, M. Fernand-Roux était beaucoup plus calme.

L'imperméable

— Que voulez-vous? disait à un conseiller à la Cour l'avocat général Gaudel. C'est normal que nous recevions des coups...

Il laissait entendre que chacun, à propos du scandale Stavisky, pouvait se frapper la poitrine : défailances de la police, du barreau, des magistrats, sans parler des fripouilleries d'un grand nombre...

— Alors, le plus sage est de se taire et d'encaisser.

Et, philosophe, M. Gaudel de passer sur son ventre arrondi une main potelée :

— Ma toge, elle est en toile cirée : tout glisse dessus... Et c'est là sa force.

Le cauchemar

Pendant les suspensions d'audience, Arlette Stavisky ne reste pas dans la salle. Elle parcourt les couloirs, en compagnie de deux amies qui lui donnent le bras; ou encore, elle va prendre une orangeade à la buvette.

UNE PETITE BONNE A TOUT FAIRE

« De beaux déssalés », disait le brigadier chef Maysaud, de la police judiciaire, en montrant, assis côte à côte dans le box de la cour d'assises de la Seine, Auguste Morel, Jean Piraud, Roger Latapie et Louise Kuppens.

Et le brigadier Maysaud s'y connaît en déssalés ! Son témoignage a la valeur d'un avis de technicien autorisé, pour qui le « milieu » n'a pas de secret.

Il avait, en regardant ce quatuor que ju-

Louissette était sur le lit, aux côtés du bijoutier, lorsque les deux malfaiteurs firent irruption. Elle poussa bien quelques cris, « pour la forme », mais elle était de méche avec les cambrioleurs.

Trois minutes avant, en effet, sous prétexte d'aller dans la salle de bains, elle avait ouvert la porte de l'escalier; sur le palier attendaient Morel et Piraud.

Pouvait-il soupçonner autant de perfidie chez Louise, la petite bonne qui, en juin 1933 — c'était deux mois plus tôt — s'était présentée chez lui en racontant qu'elle venait de la part d'un bureau de placement du quartier ? A cette époque, M. Biétrix allait partir en vacances; il n'avait pas besoin de domestique. Mais l'enfant était gentille : de beaux yeux, un sourire prometteur. Le bijoutier lui fit comprendre qu'il ne serait pas fâché de la revoir à son retour.

Parole imprudente, que Louise utilisa. Car cette première visite de juin avait été l'amorce du cambriolage futur. Le bureau de placement ? Un mensonge, destiné uniquement à servir d'introduction... Une fois dans les lieux, il serait facile d'agir.

Le 11 août, à neuf heures du soir, coup de téléphone.

— Monsieur Biétrix ? Ici, Louise... Pouvez-vous me recevoir ?

— Tout de suite.

En costume léger, M. Biétrix reçut la visiteuse. Il ne portait qu'un caleçon et un maillot.

Comme on le lui reprocha, ce costume, à l'audience !

— C'était à cause de la saison, dit le bijoutier. On était au mois d'août; il faisait très chaud...

Car M. Biétrix affirma qu'il ne s'était rien passé entre lui et Louise. Elle était arrivée, avait demandé qu'il jouât du phono; ils s'étaient mis dans le lit, tous les deux, lumière éteinte. Et voilà, tout simplement.

Louissette donna de la soirée une version un peu différente. Bien sûr, on n'était pas forcé de la croire sur parole. Mais certains détails étaient révélateurs : le brigadier Pire, qui arriva le premier dans l'appartement, avait constaté qu'elle n'avait ni bas, ni pantalons.

Beaucoup pensaient qu'avec une petite bonne à tout faire et aussi complaisante, il eût été ridicule de se contenter de faire tourner des disques.

Les jurés avaient leur opinion faite : mais ils pensèrent que l'imprudence d'un homme dans l'accueil nocturne d'une petite soubrette ne justifiait pas une tentative de meurtre. Morel et Piraud ont été condamnés à cinq ans de réclusion, Latapie qui, d'après l'accusation, aurait révélé « le coup à faire », parce que sa sœur Léa avait été, en 1932, placée chez M. Biétrix, et qu'il connaissait l'appartement, a été acquitté. Quant à Louise, elle ira jusqu'à sa majorité dans une colonie pénitentiaire.

Jean MORIERES.



La petite bonne avait manifesté envers son patron une complaisance équivoque.

geait le jury, à la veille du procès monstre des « Staviskiens », une expression d'indulgent mépris : trois jeunes gens de vingt-deux, vingt-trois et vingt-quatre ans et Louise, dix-sept ans. Les trois amis portaient un nœud papillon noir, qui donnait à leur habillement correct une note d'unité sombre, comme il convient. Louise, le premier rôle, cachait sa tête dans le manteau.

Il s'agissait d'une histoire déjà ancienne : le 11 août 1933, vers onze heures du soir, M. Biétrix, joaillier, était à moitié assommé dans son appartement, rue Notre-Dame-de-Lorette. Deux cambrioleurs, armés d'une matraque, d'un revolver, d'un pistolet à gaz lacrymogène, pénétraient dans sa chambre. Un coup de matraque ne réussit pas à l'étourdir; il résista, mordit au bras un des cambrioleurs, poussa des cris, alerta les voisins. Les bandits prirent la fuite, sans avoir eu le temps de forcer le coffre-fort, but de leur visite.

Tout de suite, M. Biétrix dit à la police sur qui se portaient ses soupçons; il désigna Louise qui, ce soir-là, lui avait tenu compagnie.

NOTRE VOIX

JURÉS "EN LOGE"

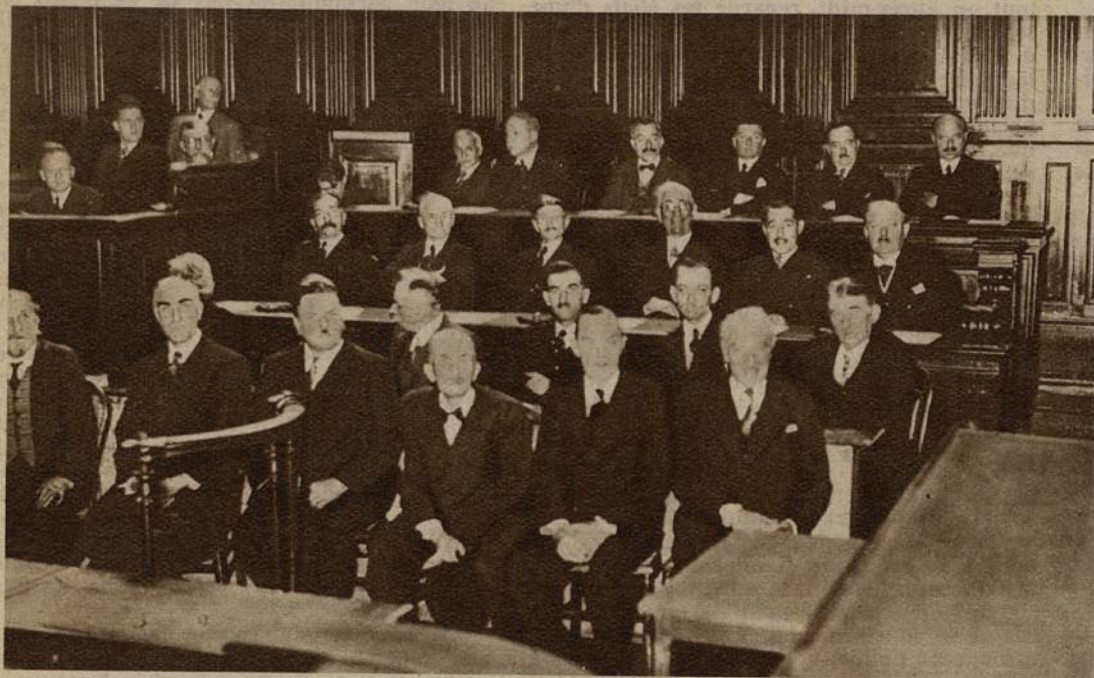
DANS l'exposé général qu'il prononça à la première audience du procès Stavisky, résurrection à rebours du fameux « résumé » par lequel le président des Assises clôturait autrefois les débats, M. Barnaud a marqué son souci de ne rien dire qui pût être interprété, par avance, comme une charge à l'encontre de tel ou tel accusé.

Il laissait ainsi aux jurés, conformément à la formule de leur serment, le soin de ne se décider que selon leur conscience, voulant les mettre à l'abri de toute influence qui pourrait s'exercer sur leur verdict.

Mais, dans une affaire comme l'affaire Stavisky, dont la durée — indéterminée — dépassera probablement le mois, comment sauvegarder la règle essentielle ?

Nous nous en étions préoccupés il y a quelques années, lorsque nous avions demandé pour les jurés une « mise en loge » comparable à celles des candidats au prix de Rome.

Comment exiger de ces hommes, parfaitement scrupuleux d'ailleurs, et pénétrés avec une sincérité émouvante de la grandeur de leur mission, une vertu impossible ? Non qu'ils trahissent leur serment, mais ils subissent, malgré eux, l'ambiance du dehors, de leur famille, de leurs amis. On sait qu'ils sont « les jurés de l'Affaire » ; ils entendent des conversations, recueillent des avis et, malgré eux,



Pour soustraire les jurés à l'influence de l'opinion publique, trop impressionnable, ne serait-il pas nécessaire de les « mettre en loge » durant toute la durée des débats ?

Ce souci du respect de l'indépendance des juges populaires est essentiel. Douze citoyens, nommés par le sort, décident des peines les plus graves, sans avoir, comme des magistrats professionnels, à motiver leur sentence. Leur intime conviction est la seule base du jugement. Pouvoir redoutable et magnifique, puisqu'il ne subit le contrôle de personne et qu'il emprunte sa seule règle à la sincérité d'une croyance morale.

Mais c'est précisément parce que ce pouvoir est exorbitant qu'il doit être exercé dans le cadre même que prévoit la loi. Et l'on doit reconnaître que, dans la pratique, ce cadre est difficilement maintenu.

L'article 312 du Code d'Instruction criminelle prescrit aux jurés, sous peine de forfaiture, « de ne communiquer avec personne jusqu'après leur délibération ». Quand le procès ne dure qu'une audience, la prescription de la loi est respectée.

ces cercles d'influence les entourent ; leur verdict s'en ressentira et la justice ne peut qu'en souffrir.

Et l'on remarque alors ce fait risible : pendant les suspensions d'audiences, les douze jurés sont gardés par la force armée dans leur « chambre des délibérations ». Mais, aussitôt après, la soirée, la nuit et la matinée du lendemain, qui séparent l'une de l'autre les journées judiciaires, restent entièrement libres pour les magistrats populaires.

Les mettre en loge, avions-nous proposé. Pourquoi pas ? Le temps que durerait leur ministère, ils accompliraient une sorte de « retraite » civique dont l'austérité même correspondrait à la tâche qu'ils ont l'insigne honneur de remplir.

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE

Honoraires

L'affaire Stavisky a coûté cher à beaucoup de petits épargnants et aussi à des « gros », tels que les Compagnies d'assurances, qui ont laissé dans l'aventure une centaine de millions.

Mais elle a rapporté à d'autres : les vrais bénéficiaires — en toute honnêteté, bien entendu — ce sont les experts.

M. Seror, pour sa part, « homme de l'art » en matière de joaillerie, a fait quelques voyages à Londres, pour rechercher les bijoux importés par Romagnino. Il a rédigé un rapport, il est allé encore à Bayonne, il a fait de fréquentes visites à M. Ordonneau, juge d'instruction.

Sa note s'élève, pour lui seul, à 84.000 francs.

Le métier d'expert est à recommander aux jeunes gens en quête d'une carrière.

Chaude alerte

Gros émoi, lors de l'interrogatoire de Tissier, le directeur du Crédit Municipal de Bayonne.

Pour montrer aux jurés le mécanisme — d'une enfantine simplicité — de l'escroquerie, le président Barnaud fit chercher un des fameux bons, avec le carnet à souches d'où il était extrait.

On chercha le carnet et le bon dans le coffre-fort. Disparus !... Introuvables !...

Le substitut Frère-Damiourt, préposé spécialement à la vérification du coffre, était décomposé. Le procureur général lui lançait des regards peu réconfortants. Le jeune attaché Pèreny, qui lui sert de secrétaire, était affolé. Il se précipita chez le chef du greffe criminel, M^r André Cambreal, qui a clas-

sé méthodiquement toutes les pièces du dossier et qui, en quelques secondes, trouva les fameux documents.

Enfin, on respira.

A bonne école

Hayotte, le plus malin de la bande, a failli « rouler » le président Barnaud, qui n'a pas pu le « posséder » dans son interrogatoire, comme il avait « possédé » Desbrosses, Tissier et Cie. On ne saurait faire plus agréable compliment à l'ancien directeur de l'Empire, complice de la première heure d'un Stavisky qui ne jouait pas encore à l'Alexandre.

Et cependant, quel enseignement que la carrière d'Hayotte ! Personnage besogneux, quand il connut le beau Serge, en 1925, il mania, lui aussi, des millions. Hayotte, s'il fit gagner son tailleur (80.000 francs en la seule année 1932), fit aussi la fortune des architectes-décorateurs. Dans son hôtel de la rue Marbeau, il avait fait installer une salle de bains, aux revêtements de marbre rose, qui ne coûta que 300.000 francs !...

Et le reste à l'avenant.

Le viol considéré comme un des beaux-arts

Devant la Cour d'assises du Loiret, comparait, la semaine dernière, un petit commerçant accusé d'avoir violé sa fille, une gamine de quinze ans. Condamné à une peine sévère, il manifesta une vive indignation.

— Je suis innocent, s'écriait-il. Ma fille était si belle que j'allais, chaque nuit, la contempler... en artiste...

Et, comme les gendarmes

l'entraînaient, il répétait encore dans les couloirs :

— En artiste... parfaitement !... Les jurés ont condamné un artiste !...

Hollywood-police

A la suite des innombrables cambriolages, chantages et menaces de kidnapping qui terrorisent la capitale de l'écran, les stars d'Hollywood ont résolu d'organiser leur propre police et de confier leur sauvegarde à des détectives privés. Et, pour assurer l'efficacité de ce corps d'élite, ils en ont confié le commandement au célèbre Melvin Purvis, le G-Man qui a tué Dillinger. Les vedettes du ciné seront gardées par la vedette du monde policier.

Le banquet Louis Rollin

Le Club du Faubourg organise, le mercredi soir 20 novembre, un grand banquet en l'honneur des vingt-cinq années de mandat de M. Louis Rollin, ministre des Colonies, membre du Gouvernement, député de Paris, qui prononcera, avec sa magnifique éloquence, un important discours sur *Une Croisade de justice et d'humanité dans les colonies et dans la métropole : Bagnes d'enfants et bagnes de la Guyane*. L'écrivain bien connu Alexis Danan, l'auteur de *Cayenne et Mauvaise graine*, prendra la parole, ainsi que de nombreuses personnalités des milieux politiques et littéraires. Couvert : 30 francs (service compris). Nos lectrices et lecteurs désireux de participer au *Banquet Louis Rollin* sont priés d'envoyer leur adhésion, avec le montant, au Faubourg, 155, boulevard Péreire (17^e).

VOILA CENT ANS...

L'hostellerie sanglante

Il y avait, au siècle dernier, à deux milles de Waterford, en Irlande, un aubergiste nommé Jonathan Bradfort, qui tenait une petite taverne située au bord de la grand-route, au centre d'un hameau appelé Portlaw.

Jonathan Bradfort avait, dans le pays, une exécrable réputation. De mauvaises langues assuraient que, non content d'écrocher ses hôtes, il les assassinait quelquefois. Mais ce n'étaient là que des ragots de village. Aucune disparition de voyageur n'avait été signalée. L'aubergiste n'avait jamais eu maille à partir avec la police du comté.

Un soir, un riche gentleman du voisinage descendit à l'hostellerie ; il était porteur d'une lourde valise et un domestique en livrée l'accompagnait. Ce gentleman se nommait Hares ; c'était un ancien officier de l'armée du roi d'Angleterre, qui avait eu la jambe droite emportée par un obus, à Waterloo ; il marchait depuis lors avec une jambe de bois. Son domestique se nommait Knapp et était depuis peu de temps à son service.

L'ancien officier soupa avec deux autres voyageurs. Après le repas, les trois hommes, devenus des amis, firent une calme partie de dominos, puis gagnèrent leur chambre. Au cours de la nuit, les deux voyageurs furent réveillés par un vacarme insolite. Le bruit semblait provenir de la chambre de M. Hares. Ils se levèrent, accoururent. La porte de la pièce où logeait le glorieux unjambiste était fermée de l'intérieur. D'un coup d'épaule, ils la firent céder. Leur effroi fut grand en apercevant l'aubergiste qui tenait d'une main un large couteau et, de l'autre, une lanterne sourde. Derrière lui, dans le lit inondé de sang, gisait le malheureux M. Hares, la gorge horriblement mutilée. Sa valise avait été forcée, le contenu en avait disparu. Sur une chaise, au pied du lit, étaient posées sa canne et sa jambe de bois. Le riche gentleman avait donc été égorgé pendant son premier sommeil.

Ce qui étonna le plus les voyageurs, ce fut l'attitude de Jonathan Bradfort. Il ne chercha pas à fuir. Il resta là, comme cloué au sol, stupéfait, les yeux dilatés par la peur. Claquant des dents, il se laissa emmener sans dire un mot, incapable d'articuler la moindre syllabe. Le lendemain seulement, la parole lui revint.

— Je suis innocent ! répétait-il, vous voyez bien que le couteau que je portais n'est pas taché de sang.

De fait, la lame de l'énorme coutelas saisi entre les mains de l'aubergiste était nette. Mais ne l'avait-il pas nettoyée en allant mettre en lieu sûr le contenu de la valise, composé de bijoux et d'argenterie, qui n'avaient pu être retrouvés, bien que la taverne et ses dépendances aient été fouillées de fond en comble ? Traduit devant le jury, dès le lendemain — la justice irlandaise était alors très expéditive — l'aubergiste fut condamné à mort. Pour sa défense, il soutint que, lors-



L'officier à la jambe de bois avait été, pendant la nuit, égorgé dans son lit.

qu'il était entré dans la chambre, il avait trouvé M. Hares baignant dans son sang ; mais il ne put expliquer pourquoi il se trouvait là, muni d'un large couteau et d'une lanterne sourde, et la porte fermée sur lui.

En conséquence, Jonathan Bradfort fut pendu dans la huitaine qui suivit sa condamnation... Quelques années après, Knapp, le domestique de M. Hares, fut arrêté et condamné à mort à la suite d'un double assassinat qu'il avait commis. Refusant de se pourvoir, il avoua que c'était également lui qui avait égorgé son maître pour le voler, après l'avoir entraîné dans cette hostellerie dont il connaissait fort bien le mauvais renom. L'aubergiste avait eu la même horrible pensée ; mais il était arrivé trop tard et Knapp l'avait, en s'enfuyant, enjéré avec le cadavre.

Knapp fut exécuté à son tour. Ainsi, il eut, dans cette circonstance, pour un seul homme assassiné, deux hommes pendus l'un pour le fait, l'autre pour l'intention.

"C'EST LA MAFFIA"

Mais laquelle ?

La vraie mafia, la mafia de la "main noire", l'association la plus secrète du monde, la légendaire mafia aux ramifications infinies, chassée de Sicile, réfugiée en Amérique, rayonne en Argentine... Vous lirez bientôt l'enquête inédite de notre envoyé spécial

MARCEL MONTARRON LA MAFFIA

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

FRANCE ET COLONIES 1 an 6 mois
ÉTRANGER (TARIF A) 85. » 35. »
ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 45. »
ÉTRANGER (TARIF C) 110. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Défense"



EN somme, je me suis trompé la semaine dernière et je suis d'ailleurs en nombreuse compagnie dans cette erreur. Nous étions unanimes à penser, dans les salles de rédaction : étant donné que le scandale, l'effroyable scandale de la corruption, de la concussion des hommes publics n'éclatera pas, que, d'un commun accord, ce linge sale sera gardé serré dans les coffres, l'affaire Stavisky ne sera plus qu'une longue suite d'audiences fastidieuses. Cohue, poussée de curiosité, certes, les premiers jours, et puis le sommeil, l'ennui.

Les plus raisonnables disaient : le compte rendu des audiences disparaîtra de la première page des quotidiens dans moins d'une semaine et sera relégué en petits caractères à la fin du journal.

Il n'en est pas question. L'affaire telle qu'elle est, même privée de révélations à grand éclat, est bel et bien installée à la meilleure place de l'actualité et vous laissez désormais prévoir qu'elle y restera jusqu'à la fin. Malgré ses « trous », ses faiblesses, elle se présente comme une pièce admirablement construite, supérieurement mise en scène, un drame pathétique aux rebondissements inattendus. Privée de son maître et de son objet, de Stavisky et du scandale politique, elle n'en reste pas moins un spectacle de choix pour la curiosité et même la sensibilité du public. Il faudrait l'écrasement de l'armée italienne par les Ethiopiens ou le bombardement de Naples par la Home Fleet, pour lui souffler la vedette.

Je vais essayer d'expliquer à quoi cela tient, pourquoi nous avons mésestimé le procès, puisque aussi bien il m'est permis, dans un article hebdomadaire, de faire ce qui n'appartient pas à la besogne quotidienne des journaux, de donner un tableau d'ensemble, clair et dépouillé, de la situation et, surtout, de dégager un enseignement des premières batailles.

Quels sont les éléments, les accessoires d'un procès d'assises : la Cour, l'accusation, la défense, les jurés, les témoins, les accusés, enfin l'atmosphère générale, le climat.

Nous pensions qu'ici les uns seraient prudents, les autres veules, les autres ennuyés, les autres résignés. Tous nous ont fait mentir.

Le climat, d'abord, les premiers jours, la première heure et même avant le début de la première audience, a été extraordinaire. Tout de même, on n'avait jamais vu ça. Soixante journalistes, quarante défenseurs encombraient le prétoire, empiétaient sur tous les terrains d'ordinaire sacrés, s'installaient pour un mois à la force du coude, vociféraient, prenaient d'assaut les bancs des jurés supplémentaires, les sièges réservés aux magistrats, démenageaient les vitrines des pièces à conviction pour y installer des pupitres et des chaises, forçaient les témoins dans leur enceinte, établissaient avec autorité un campement grouillant.

Là-dessus, il fallut caser les vingt inculpés avec leurs gardes républicains, forts du double. Les accusés libres se sont vu concéder un coin de chaises ou de bancs, entre leurs avocats. Ils se font tout petits entre les manches gesticulantes. On a l'air de leur faire une grâce, de les admettre en cette retentissante compagnie.

A propos des accusés libres, qu'on me permette une remarque. Si j'en crois mes vieux souvenirs de droit, le code de procédure criminelle indique qu'un accusé renvoyé devant les assises, mais mis en liberté provisoire au cours de l'instruction, doit se constituer prisonnier la veille de l'audience. C'est le verdict seul qui, désormais, peut le libérer définitivement ou resserrer sur lui les griffes du châtimement. C'est d'ailleurs ce qui se fait d'habitude, et les accusés de Cours d'assises, même en liberté provisoire, couchent en prison un ou deux jours si le procès dure autant. A-t-on respecté cette loi ici ? Est-ce que Guiboud-Ribaud, Darius, Arlette Stavisky, Bonnaure, qui sont en liberté provisoire, ne sortent pas librement des audiences, le soir ? Et ne s'en vont-ils pas sur le trottoir du boulevard du Palais, en devisant agréablement avec leurs amis et leurs défenseurs ? Notez que je ne tiens pas du tout à ce qu'ils couchent à la Santé ou à la Petite-Roquette. Je pose seulement la question pour fixer un petit détail assez savoureux.

Le cas de Camille Aymard est encore plus compliqué. Inculpé, arrêté, puis mis en liberté provisoire, puis bénéficiaire d'un non-lieu, il a été de nouveau inculpé mais laissé libre. Il n'est pas en liberté provisoire ; il est inculpé libre. Quelle salade !

Donc, voilà cette salle, cette foire bruyante, où les accusés paraissent noyés, où l'emplacement du public debout — tant le service d'ordre et le filtrage sont sévères — n'est guère occupé que par des policiers en bourgeois, et que dominent les deux tribunes des hommes noirs et des hommes rouges.

L'air est irrespirable. Dehors, on peut goûter cet admirable automne de Paris, fait de douceur, coupé de fraîcheurs subites, de tendre soleil, de revers d'averses encore tièdes.

Ici on ne connaît qu'une saison, qu'une température, cette température d'étuve bien connue sous le nom de température d'assises.

Et, au-dessus de tout, encore plus haut que la magistrature assise, au-dessus de la chaise même, semble-t-il, un coffre-fort énorme, gardé par un prétorien debout, magnifique et ingénu, et qui contient le dossier, l'écrasant, chaotique, inépuisable et mystique dossier de l'affaire.

On dirait à peu près une mise en scène de revue. On le dirait quand on essaie de décrire ça à froid, avec l'ironie qu'on peut y mettre. Quand on le voit, quand on y est, ce n'est plus la même chose. Pour ricaner, il faut se forcer. Ça a malgré tout une drôle de gueule.

Il n'empêche que, la semaine dernière, l'oisif éclairé pouvait trouver son content à Paris. L'après-midi, l'affaire Stavisky. Le soir, les Six Jours. L'affaire, elle, se court sur six fois « six jours ». Mais les amateurs de sport y retrouvent les mêmes joies, un public prompt à réagir, les chasses, les attaques, les ripostes, les feintes, l'orgueil des vedettes et la patience des utilités, les coups de théâtre, la flambée qui, d'un coup, soulève spectateurs et acteurs, et jusqu'à cette pointe de chiqué sans laquelle il n'est pas de bon spectacle.

Je ne peux pas, en finissant, vous conseiller comme un speaker de radio d'y aller voir, car, malheureusement, on ne joue pas aux assises à bureau ouvert, et il y a peu d'élus pour beaucoup d'appelés. Mais croyez-moi sur parole. La pièce est de premier choix.

LA COUR. — Ils sont trois d'habitude. Dans cette aventure où tout est hors de proportion, ils sont cinq. Un président et quatre assesseurs. Les assesseurs d'assises, chacun le sait, sont des figurants muets pendant les débats et n'ont voix délibérative qu'à l'heure de la sentence. Le seul acteur est donc le président, metteur en scène dictatorial, avec les pouvoirs discrétionnaires que lui donne la loi.

Il faut dire que, dans le cas, c'est réussi. Du procès Stavisky, quoi qu'il arrive, le président Barnaud restera le triomphateur. C'est à lui, en majeure partie, que revient le mérite d'avoir rehaussé le débat, de lui avoir donné quelque grandeur, d'avoir rallumé une flamme, une lumière dans cette carcasse de navire échouée sur une plage abandonnée, de nous avoir enfin, élégamment, donné tort.

Il n'a pas ménagé sa peine. Il l'a dit lui-même, un de ces jours, avec une double nuance de satisfaction et d'amertume.

J'ai étudié ce dossier pendant deux mois en prenant sur mon sommeil et sans tenir compte des dimanches ni des fêtes.

Aussi bien, il est imbattable. Non seulement, il connaît tous les procès-verbaux, il sait se reconnaître dans les milliers de cotes, il a tout vu, tout pesé, mais il paraît avoir dressé un plan de bataille, comme un général dispose ses armées avec des petits drapeaux sur une carte. Il a deviné ce que diraient les accusés, il a préparé ses ripostes, il a préparé ça et là des traquenards, des questions insidieuses. Certes, le président n'est pas un accusateur. Mais il a le droit, le devoir, d'éclaircir, de dépouiller l'affaire devant le jury profane, de démontrer le système de défense des accusés. Pour cette guérilla, le président Barnaud vaut n'importe quel Espagnol à tromblon de Saragosse, n'importe quel Abyssin nu, huilé et le couteau entre les dents.

J'ai vu, l'autre samedi, M^r de Moro-Giafferri, un des leaders de la défense, au cours d'une suspension d'audience, arriver à la buvette des avocats, rouge, ardent et, en somme, radieux. Moro est assez sport pour admirer une jolie chose avant de s'en plaindre. Il murmurait :

Il n'a jamais été aussi fort. Il est formidable. Il joue au chat et à la souris.

Aucune image ne peut être plus juste. Rondouillard, douillet, enveloppé dans ses hermines, la voix patelarde, la main blanche et

grasse se levant à peine, le président Barnaud est le matou gras d'une maison bourgeoise, le prince de la cité des coussins qui, tout un après-midi, regarde les ébats d'une souris imprudente avant de lancer son coup de patte. Son chef-d'œuvre a été l'interrogatoire de Garat. Il a laissé, tout l'après-midi du vendredi, le député-maire de Bayonne parler, faire un discours de réunion publique, dévider la leçon répétée pendant les sept cents nuits solitaires de la Santé. Il ne l'a jamais interrompu ; il a levé l'audience.

Le samedi, Garat, encouragé, a repris son élan. Alors, le président Barnaud a sorti de son pupitre sa carte de manœuvres, piquée de petits drapeaux qui, chacun, était un faux, une contradiction, une rétractation, un bluff et, en souriant derrière ses fines lunettes, il a allongé la patte. C'est ce que les gardes du Palais, pérorant dans la Galerie Marchande, appelaient « de la belle ouvrage ».

L'ACCUSATION. — Ils sont trois, ce qui est à la mesure de cette démesure. Le procureur général Roux, grand inquisiteur de France en personne, et deux assesseurs extraordinaires, le procureur Gaudel, la vedette de la magistrature debout, le substitut Cassagneau. Je suis un peu gêné pour parler déjà d'eux. Ils ne se sont pas montrés. En fait, seuls, le procureur Gaudel et le substitut Cassagneau ont, jusqu'ici, lancé quelques attaques vigoureuses. Soit par prudence, soit par tactique, le procureur général n'a pas bougé. Sans doute attend-il son heure pour balancer sa dextre, se lever, tout de rouge vêtu, à son banc, requérir au nom de la France blessée et jeter la foudre. Son silence, jusqu'ici, a fait sensation et ne semble pas en rapport avec la vivacité, le désir de savoir, d'éclaircir, du président Barnaud.

Une fois, quand M^r Jean-Charles Legrand, interpellant au sujet du passé d'Alexandre, a demandé pourquoi, dès 1930, le Parquet ne s'était pas ému, le procureur général a murmuré dans un sourire :

Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ?

Et dans son fauteuil de la Cour de Cassation, le responsable de cette époque, l'ancien procureur général Donat-Guigue, a dû trouver la plaisanterie cruelle.

Une autre fois, quand, d'une seule voix, la défense a réclamé une enquête sur la facilité que paraissait avoir eu Alexandre pour se procurer laissez-passer et coupe-files, le procureur a dit :

J'ordonnerai l'enquête si la Cour me le demande.

Le président Barnaud a relevé la tête. Il n'était plus du tout matou. Il a dit, avec une flamme dans le regard et la voix soudain aiguës :

La Cour vous le demande.

Passes d'armes. Incidents. Climat. Allons ! Faisons acte de contrition. On la sent encore, la queue de la tornade ; on sent encore qu'il y a eu un six février.

LE JURY. — Il est intéressant. On ne sait pas très bien, dans le grand public, comment est formé un jury. En principe, c'est un pur tirage au sort, dans les mairies, sur les listes des électeurs. En réalité, on ne tire au sort que parmi des « honorables », des gens que l'on connaît. Il est rare de trouver un alcoolique ou un clochard dans un jury. Et puis, on sait les gens qui ont la « vocation », qui aiment être jurés. La preuve c'est qu'il y a des citoyens qui le sont plusieurs fois dans leur vie et la majorité ne l'est jamais. C'est d'ailleurs très bien. Par-dessus le marché, ici, le jeu des récusations de la défense et de l'accusation a joué jusqu'au bout. Il reste douze personnages dont aucun n'a l'air abruti, ni buté, ni paresseux, ni ennuyé. Douze têtes nettes, douze Français conscients qui veulent comprendre.

LES AVOCATS. — Ils ne sont pas heureux. Tout le gratin du Palais est là, sauf les vieux bâtonniers, sauf les avocats parlementaires qui n'ont pas voulu ou pas osé mêler leur épigone à cette histoire. Plus quelques leaders des barreaux de province. Ils ne sont pas heureux parce qu'ils sont trop, que le gâteau est trop petit pour quarante bouches, que, dans cette cohue, leurs mouvements de manches si personnels passent inaperçus, que leur voix même est noyée. Et puis, chacun a un client et dix-neuf adversaires, c'est-à-dire plus de cinquante avocats contre lui. On se perd dans les interpellations, les apostrophes, les « Permettez », les « Je ne laisserai pas... » Nous n'aurons, de ce côté-là, un peu de clarté qu'aux plaidoiries.

LES TÉMOINS. — Ils viendront probablement, et tous. Pourquoi ne viendraient-ils pas ? Après ce qu'on a dit et écrit, l'opinion ne leur pardonnerait pas de se défilier et, n'importe comment, leur saura gré de venir au feu. Et des hommes comme M. Dalimier dont, à tort ou à raison, la carrière politique a été compromise dans cette aventure, ont tout à gagner et plus rien à perdre à venir se détendre sous le projecteur des assises.

LES ACCUSÉS. — Enfin, les accusés. A vrai dire, tout l'intérêt nouveau, l'intérêt miraculeusement ressuscité vient d'eux. C'est eux surtout qui avaient été mésestimés, au moins dans un sens, celui d'une sorte de dynamisme inconscient, de fureur comique et pitoyable.

J'ai suivi avec intérêt, je veux dire avec passion, l'affaire Stavisky, depuis son début, et je peux même dire depuis « avant son début ». J'ai lu jour après jour le résultat des enquêtes et des interrogatoires. Je croyais connaître le mécanisme. Je pensais que les principaux accusés (je ne parle pas des journalistes ni des « recailleurs » mais des techniciens, des praticiens de l'escroquerie) allaient plaider l'indulgence, accablés qu'ils étaient. J'ai osé écrire qu'ils devaient être résignés.

Ah non ! Et je pense que ma stupeur a dû être celle de beaucoup de mes confrères et même de la Cour. On a vu, à la formule sacramentelle et terrible : « Accusé levez-vous », se lever Garat, Tissier, Cohen, Desbrosses, Farault, Digoïn, Guébin, ceux dont j'avais pu dire en toute sérénité qu'ils étaient des « hommes à la mer », et aussitôt, plaider non coupables, adopter avec ensemble cet effarant système de défense qui consiste à dire : « J'ai été surpris, je suis une victime, je suis la proie d'un malfaiteur machiavélique, d'un tortionnaire sadique, d'un sorcier, d'un enchanteur ». Et tous de désigner la place vide où, comme je le disais, était assise l'ombre arrogante et indulgente de celui qui ne peut plus parler.

Le rebondissement de l'affaire, c'est cela. C'est l'explication de ce titre. Il n'y a plus d'affaire Stavisky. Ces scènes différentes, ces voyages d'Orléans à Bayonne, cette technique compliquée d'escroquerie n'a plus de raison d'être. Ce n'est pas là-dessus que l'on se bat. C'est beaucoup plus simple. Neuf jours de débats me l'ont révélé.

L'affaire Stavisky, c'est l'image, la vieille parabole de Platon et de Hugo, le banquet.

Un homme, une fois, a donné un banquet, une ventraille qui a duré six ans. Il avait un beau sourire, une voix prometteuse ; entre les services, s'avançaient, offertes, les esclaves nues ; les pétales de roses et les images de la Banque de France tombaient du plafond ; les poètes accredités faisaient résonner sur le luth la louange et la flatterie et les frais étaient payés, grâce à d'habiles artifices, par les serfs dans les champs, les soldats dans les camps et les trésors réservés de la vieille patrie.

Le tout est de savoir qui a accepté de s'asseoir à ce banquet, dans quelles circonstances, avec quel esprit, et pourquoi ?

« Au banquet Stavisky, infortuné convive ».

Et tous, d'une seule voix, ont crié : « Nous nous y sommes assis dans la pureté de notre cœur, chacun de nous s'y asseyait avec confiance puisque un tel et un tel étaient ses voisins ; nous n'avons jamais rien su, jamais rien demandé, éblouis que nous étions. Et, d'abord, pourquoi nous ? Nous sommes vingt, ici ; nous étions cent, au banquet. Lui, lui seul a manœuvré, nous a charmés, nous a endormis, a profité de nous. Je suis maire et j'ai laissé, béat, le budget de ma ville crever tous les plafonds. Je suis expert en pierres et j'ai admis pour vraies ces pierres fausses, car je les regardais dans sa main à Lui. Je suis fonctionnaire, comptable, et j'ai trouvé amusantes les acrobaties comptables dictées par Lui. Lui. Lui... Chaque fois qu'il débouchait une bouteille de champagne, chaque fois qu'il piquait affectueusement une rose à ma boutonnière, je lui trouvais plus de génie, plus d'excuses, plus de droits. »

Il ne manque rien au banquet, rien qu'un hymne.

Le reste des débats mettra, bien entendu, chaque convive à sa place et le fera entrer par la porte qui convient. Mais c'est cependant grandiose.

Quoi qu'il advienne, la conjuration des inculpés, pour se sauver, par lâcheté, aura mis Stavisky sur un pavois. Seul, il sortira grandi de l'aventure. Il est capable, à la faveur de cette illusion, de passer pour un des grands aventuriers des temps modernes. Et, pour

table-
nt-ils
union
r et,
venir
mier
tique
ont
ir se

vrai
racu-
eux
moins
lyna-
et pi-

avec
ébut,
son
ultat
Je
sais
pas
mais
que-
ablés
aient

a dû
es et
e sa-
vez-
Des-
dont
ient
ider
cet
te à
ime,
véli-
cier,
r la
sise
qui

rela.
plus
ces
que
son
bal.
de

uille
uel.
uet,
un
ntre
cla-
ges
pla-
son-
e et
rti-
sol-
vés

as-
lan-

e ».
ous
otre
on-
vo-
mais
Et,
mes
lui,
ous
aire
re-
en
res
n à
j'ai
les
u'il
ne,
ne
de

un
du,
rer
en-
in-
mis
ndi
de
nds
our



*Plus ou moins fortunés convives
du banquet Stavisky, Bonnaure,
Guébin, Dubarry, Garat, Cohen,
Tissier, Hataut, Desbrosses,
Hayotte, Digoin, Farault (en
haut, de gauche à droite), Da-
rius et Bardi de Fourtou (ci-
contre, de haut en bas) entou-
rèrent, prétend l'accusation, Ar-
lette et le bel Alexandre (en
haut, au centre). Mais, dans le
box des accusés, ne manque-t-il
pas quelques hôtes de marque ?*

ceux qui, n'étant pas invités au banquet ou ayant refusé l'invitation, l'ont suivi, étudié, jugé, qui savent quel médiocre il était, quel courtisane de basse classe il évoquait, comment il fut le commis-voyageur, le placeur, le manipulateur des idées d'escroqueries de techniciens secrets, l'aventure, car c'est sa dernière et la plus belle qui lui arrive aux assises de la Seine, est prodigieuse.

Je ne veux pas entrer dans un détail incomplet parce que j'ai un programme. La semaine prochaine, les interrogatoires seront terminés. A ce moment-là, je reprendrai chaque accusé ; je montrerai l'aspect de son duel avec le président Barnaud, je m'efforcerai de marquer les points, de donner l'avantage à l'un ou à l'autre, de dire quelle est la situation de chaque inculpé devant le jury.

La semaine dernière, avant les débats, j'avais fait des portraits et des pronostics. Je pourrai les corriger ; donc, à la fin des interrogatoires, dans mon communiqué de la semaine prochaine.

En général, je crois que je ne m'étais pas beaucoup trompé. Peut-être avais-je mésestimé Desbrosses qui a eu une sorte de lamentable vedette. Je réserve encore le cas Guébin.

Et, puisqu'il faut finir sur une parole pitoyable, regardez notre montage photographique : le banquet Stavisky. Admirez l'homme du centre, l'amphitryon qui s'est élevé au-dessus de sa destinée, même après sa mort. Et, à cause des convives que vous ne reconnaissez pas, plaignez ceux que vous reconnaissez.

Paul BRINGUIER.

COMM J'AI PRIN



Le baron Lherbon de Lussats, accusé par Bonny d'avoir tué Prince, inculpé pendant deux ans par le juge Rabut, livre aux lecteurs de *Détective* les secrets de sa vie aventureuse et mouvementée. Il a évoqué dans le premier chapitre de ses mémoires ses nobles origines, ses débuts dans le « milieu », et le tragique « incident » qui, après la guerre, à 28 ans, l'obligea à s'expatrier...

II. — MES PRISONS (1)

Il fut décidé que je gagnerais Naples, d'où je m'embarquerais pour l'Amérique.

Je quittai Marseille pour gagner Menton, ville frontalière, où un bateau de pêcheurs m'attendait pour me débarquer sur la côte italienne.

Tout avait été prévu et préparé. J'arrivai à Menton la nuit. Le bateau était au port et les deux marins attendaient à leur poste.

La mer était démontée. Le vent soufflait avec rage et la pluie tombait comme si le ciel avait ouvert toutes ses cataractes. Dès que nous fûmes en mer, je vis que les pêcheurs étaient soucieux. Ils m'exposèrent leurs inquiétudes. Ils ne craignaient pas la tempête, mais, pour éviter les douaniers et les gardes, il nous faudrait aborder un endroit de la côte où il n'y a que des rochers. Et cette opération leur semblait périlleuse.

A la grâce de Dieu, leur dis-je. La traversée fut courte. Mais, quand il fallut débarquer, ce fut autre chose. A trois ou quatre reprises, nous faillîmes nous briser contre le roc. De guerre lasse, j'en fus réduit à me jeter à l'eau et à gagner la côte à la nage.

Je passai le restant de la nuit à sécher mes hardes.

Au petit jour, je me dirigeai sur Vintimille et, de là, je gagnai Milan. Je m'installai dans un hôtel fréquenté par des voyageurs de commerce. Ma principale occupation était d'aller à la poste chercher mon courrier qui m'arrivait de France sous un nom d'emprunt.

Au bout de six jours, par un bel après-midi, tandis que j'étais au guichet, j'entendis derrière moi une voix m'interpeller en français, avec un léger accent faubourien : Eh bien ! baron, les mains en l'air. Police !

Je me retournai et me vis nez à nez avec deux bourgeois dont l'allure ne me laissa aucun doute sur leur profession. J'étais pris.

Ils m'amènèrent aussitôt au district italien en exhibant un mandat d'arrêt et une demande d'extradition.

Nous nous quittâmes bons amis quand même. Je leur demandai pourtant :

Comment diable avez-vous su que j'étais à Milan, puisque je n'y suis pas sous mon vrai nom ?

Et nos indicateurs, qu'en fais-tu ? Il y en a pas mal dans ton milieu. Hier après-midi, nous avons appris, à Montmartre, que tu étais à Milan. Le soir, nous étions dans le rapide et, cet après-midi, nous l'attendions à la poste.

Je n'avais rien à répliquer.

Je fus aussitôt dirigé sur le principal établissement pénitentiaire de Milan, la prison Saint-Victor. Le lendemain de mon incarcération, je comparus devant un magistrat qui me posa cette question :

Acceptez-vous ou refusez-vous l'extradition réclamée par le gouvernement français ? Si oui, les difficultés sont aplanies et vous partirez très vite. Sinon, vous devrez comparaître devant la cour.

J'accepte l'extradition, dis-je, car j'ai hâte de me disculper.

Dans ce cas, vous serez ramené en France dans quelques semaines.

Ces semaines, d'ailleurs, durèrent onze mois. A cette époque, le communisme venait de faire son apparition en Italie ou, tout au moins, un mouvement insurrectionnel arborant cette étiquette politique avait brusquement envahi le pays. Les usines étaient prises d'assaut. Certains trains avaient été attaqués par des bandes armées. Sur ce désordre, le fascisme surgit. Une répression impitoyable et sanglante s'ensuivit.

Les prisons regorgeaient de détenus. Là où on avait prévu mille prisonniers, on en entassait cinq mille. On était cinq ou six dans des cellules de quatre pieds carrés. La nourriture était insuffisante et mauvaise, l'hygiène effroyable. Il fallait se battre, la nuit, contre les rats qui, en rangs serrés, envahissaient les locaux à la recherche de quelque croûton égaré dans la saleté ambiante.

Ce n'était pas une prison, mais un tombeau. Aussi, des révoltes éclataient-elles tous les jours. Le personnel pénitentiaire en profitait pour appliquer inexorablement le règlement : cachot, mise aux fers, privations de nourriture.

Chaque matin, je frémissais en entendant l'appel des condamnés. Ceux-ci, en effet, devaient répondre à l'énoncé de leur nom en donnant leur prénom et leur condamnation. C'était fou. On entendait, comme une litanie lugubre : dix ans, vingt ans, trente ans... La justice italienne avait la main lourde. Elle distribuait les années de prison avec une largesse effrayante.

Dans ce chaos sans nom, je disparus comme une vague individualité dans une foule innombrable. On m'avait totalement oublié. Je réclamai. Peine perdue. A la fin, on ne répondait plus à mes lettres.

Enfin, au bout de sept mois, je sortis de cet enfer et je fus dirigé sur le poste frontière, où les gendarmes italiens me remirent entre les mains de leurs collègues français.

Conduit devant le commissaire spécial, celui-ci ne trouvait plus mon ordre d'extradition. Il lui fallut téléphoner à Paris. Il obtint la confirmation, après plusieurs heures d'attente, et me fit diriger sur le Parquet de Saint-Jean-de-Maurienne.

En touchant la terre de France, je repris courage. J'espérais que mon cauchemar tirerait à sa fin. Hélas, il me fallut déchanter.

Je fus transféré dans un wagon cellulaire qui faisait sa tournée dans l'Est pour le ramassage de forçats. Je passai tour à tour par Chambéry, Vesoul, Chaumont, Chalons, Reims, Epervilliers, Versailles, Poissy, pour arriver enfin à Paris. Ce voyage dura quatre mois, tantôt crouissant dans le wagon, fers aux pieds et aux mains, et tantôt stationnant quinze jours ou un mois dans les villes que j'ai citées et où on m'accordait un gîte peu confortable dans les cachots de notre bonne république.

Parvenu à Paris, je fus aussitôt déferé au Parquet de la Seine. Quinze jours après, j'étais libre. On avait reconnu que j'étais en état de légitime défense.

Sans doute dira-t-on que je n'aurais pas dû m'enfuir, et que je n'avais qu'à me constituer prisonnier en expliquant ce qui s'était passé. Je n'en disconviens pas. Mais l'expérience m'avait appris qu'il ne fait pas assez bon se frotter à la justice quand on mène une vie irrégulière et mouvementée. J'avais peur que mon passé orageux ne pesât dans la balance plus que la vérité. La justice anglaise, plus humaine, juge un accusé sur les actes qui lui sont reprochés, et non sur ses antécédents.

En France, au contraire, la réhabilitation

est un mot vide de sens. Tout homme qui a commis une erreur, dans sa jeunesse, doit perdre tout espoir de se relever. Son passé pèse sur ses épaules comme une tunique de Nessus dont il ne pourra jamais se débarrasser.

Je deviens bookmaker...

En 1925, j'habitais, rue Caulaincourt, un appartement situé au-dessus d'un restaurant. Le propriétaire désirait vendre son établissement. J'entrai en rapports avec lui en vue d'acquiescer sa maison. Je venais tous les jours y passer quelques heures afin de me rendre compte de l'importance de la clientèle.

Deux bookmakers y opéraient, prenant aux joueurs, peu nombreux à cette époque, leurs maigres paris.

Un après-midi, j'étais assis à la table où ils prenaient leurs jeux et je m'intéressais comme un novice à leur travail, qui consistait à marquer sur des feuilles volantes les misérables enjeux que leur apportaient des clients de passage, lorsque trois hommes firent brusquement irruption dans la salle.

En les voyant, le bookmaker, qui devait les connaître, se faufila dans la cour par une porte placée derrière lui et gagna la rue, me laissant, tout interloqué, devant la table sur laquelle s'étaient étalées les feuilles volantes où quatre-vingts francs de paris étaient portés. Les trois nouveaux venus se dirigèrent vers moi. L'un d'eux jeta son écharpe tricolore sur la table et me dit : « Commissaire de police, brigade des jeux, vous prenez des paris aux courses. Je vous arrête. »

J'essayai de protester, d'expliquer que j'habitais l'immeuble, que j'étais là uniquement pour apprécier la valeur du fonds de commerce : le patron eut beau confirmer mes dires, tout fut inutile. Je dus suivre les policiers jusqu'au commissariat de la rue d'Orsel. Quand j'eus décliné mon identité, l'un des trois hommes me dit :

Tiens, tiens ! Nous ne connaissons pas ce nom-là à la brigade des jeux. Depuis combien de temps es-tu bookmaker ?

Je répondis que je ne l'étais point, que je n'avais aucune notion de ce genre de travail. On téléphona alors aux sommiers judiciaires. La réponse arriva, brutale et définitive : De Lussats, condamné.

Aussitôt, les policiers changèrent de ton. Ils devinrent grossiers, arrogants, agressifs. Comme je me rebiffais, je reçus une bonne correction. Au poste, je fus enfermé dans une chambre de sûreté. Je demandai à l'agent de service de quoi me restaurer. Il me remit, en guise de nourriture, une boîte d'esquimaux glacés qu'il me passa à travers les barreaux en me disant, sur un ton qui voulait être spirituel : « Tiens, tu as de quoi boire et manger. »

Le lendemain, je fus conduit, menottes aux mains, rue des Saussaies. C'est à cette occasion que j'eus la faveur de faire la connaissance de Bonny.

Au bout de onze jours de détention, j'obtins, grâce à mon avocat, ma liberté provisoire. J'étais heureux de me retrouver libre et de fouler le pavé de Paris. Mais j'étais inquiet sur mon cas, dont je m'exagérais la gravité.

Je consultai un de mes amis, véritable

Des champs de courses où il fut bookmaker, le baron entra dans les lices électorales, où il organisa des réunions mouvementées.

bookmaker, et lui racontai mon aventure. Il se mit à rire aux éclats et me demanda le nom des inspecteurs. Je ne pus les lui donner. Mais je lui fis un portrait assez ressemblant des trois sbires.

C'est bien cela, me dit mon ami ; je les connais. Viens me chercher demain. Il y a courses à Saint-Cloud. Je te les ferai voir. Tu me diras si ce sont eux. Dans ce cas, nous arrangerons l'affaire.

Le lendemain, je fus exact au rendez-vous. Ce fut ma première visite aux champs de courses. Piloté par mon ami, je n'eus pas de peine à retrouver les trois policiers, familièrement mêlés à de nombreux individus qui inscrivaient, feuilles et crayon en main, des chiffres que leur annonçaient, à tour de rôle, des messieurs que je supposais être des joueurs.

Je m'approchai. J'entendis annoncer des paris fabuleux que les hommes au crayon inscrivaient tranquillement sur leurs feuilles, sous les regards bienveillants des trois inspecteurs.

Comment ! dis-je à mon ami. Ils prennent des paris ouvertement ? Ils sont donc autorisés ?

Mais non, répliqua ce dernier. Seulement, ici, ça se passe en famille. Tu vois,

(1) Voir « *Détective* », depuis le n° 267.

MENT TUÉ NCE"



MÉMOIRES DU BARON DE LUSSATS

le groupe à droite : ce sont les grecs. Ils ont presque tout le marché et font des millions d'affaires par jour. De l'autre côté, c'est Alexandre-le-Syrien. En face, c'est Michel-Italien. Comme tu le vois, il n'y a pas un seul Français. Cela n'empêche point qu'ils font ce qu'ils veulent. Et jamais il n'y a de pétard.

Sans plus réfléchir, je me dirigeai vers le policier qui avait procédé à mon arrestation.

— Pardon, lui dis-je, puis-je vous parler ? Il me reconnut immédiatement.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Vous en avez du toupet. Ce que je veux ? Comment ! Vous m'avez insulté et bastonné, vous m'avez trimballé, menottes aux mains, de la rue Caulaincourt à la rue d'Orsel, de la rue d'Orsel à la rue des Saus-saies, de la rue des Saus-saies au Parquet, vous m'avez emprisonné onze jours comme bookmaker, pour quatre-vingts francs de paris que j'étais supposé avoir pris, et ici, sous vos yeux, à votre barbe, ces messieurs prennent ouvertement des millions d'enjeux, et vous ne dites rien ! Je vous garantis que les juges seront édifiés sur votre façon d'appliquer la loi.

— La conversation montait à un diapason

anormal. On commençait à nous regarder. L'inspecteur me dit :

— Ne crie pas si fort. Viens sous les arbres, là-bas.

Je le suivis. Quand nous fûmes seuls, il me dit :

— Pourquoi prends-tu des jeux en ville, imbécile ? Viens sur les champs de courses. Tu feras comme les autres, et tu seras tranquille.

Le conseil était bon. Je le suivis et n'eus, par la suite, à regretter ni mes onze jours de prison, ni les esquimaux glacés, ni les quelques horions reçus, ni les cent francs d'amende dont me gratifia la dixième Chambre correctionnelle.

J'avais compris, en effet.

C'est ainsi que je devins bookmaker, par la grâce d'un policier marron qui me rappela à la réalité et me fit comprendre qu'en ce bas monde l'argent est roi.

Toutes les fois qu'on donne une entorse au Code, qu'on soit banquier, bookmaker ou escroc, l'essentiel est de ramasser beaucoup d'argent. Riche, on est considéré, et les lois vous sont douces. Pauvre, vous êtes méprisé et la prison demeure votre seul espoir. Ainsi va la vie.

Bref, je me fis vite à mon nouveau métier. J'y gagnais d'utiles relations et de l'argent.

En 1927, M. P. Santonili, administrateur des établissements Santos, me sollicita pour diriger une des nombreuses maisons qu'il avait à Paris. Sa société venait d'acheter pour deux millions *Le Capitole*, restaurant de nuit, situé en plein cœur de Montmartre. Ce cabaret à la mode, d'un très bon rapport, était difficile à gérer. Les nuits s'y terminaient rarement sans bagarres. A chaque instant, le poste de police de la rue de la Rochefoucauld était alerté.

Tout ce que Montmartre comptait de névrosés, d'intoxiqués, de dingos, finissait ses orgies au *Capitole*. Tous les pays, toutes les races s'y rassemblaient : Américains du Sud et du Nord, noirs des tropiques, Japonais, Chinois, sans compter les mauvais sujets du quartier.

Quelle patience, quelle énergie, quelle souplesse il me fallut pour surveiller ces énergumènes et ces demi-fous ! Pas un jour où je ne devais éviter une bagarre, une scène de démenche alcoolique. Pendant deux ans, je dirigeai cette maison à nulle autre pareille, finissant mon travail à onze heures du matin, tandis que je devais me trouver à une heure de l'après-midi sur les champs de courses pour faire mes propres affaires.

Cela représentait pour moi dix-huit heures sur vingt-quatre d'un labeur exténuant. Un beau jour, l'ambition me prit de m'installer à mon compte. Je montai donc à Montmartre un cabaret, sous le nom *Le Grand Duc*.

J'eus beaucoup de succès. Tout le Paris qui s'amuse faisait escale au *Grand Duc*. Je vis défiler chez moi des industriels, des commerçants, des avocats, des policiers, des députés, des ministres. J'eus mon heure de vogue.

Il me fut souvent demandé par mes clients d'organiser des soirées, soit d'affaires, soit politiques, soit tout simplement amoureuses.

Ces réunions se passaient ailleurs que chez moi.

C'est ainsi que je pus approcher certains hommes, dont plusieurs considérables, et que je pénétrai dans leur intimité. Ils discutaient devant moi de leurs affaires politiques et électorales. J'eus quelquefois l'honneur de donner mon avis. Certains même, confiants dans la sûreté de mon jugement et dans mon esprit d'initiative, m'emmenèrent dans leurs circonscriptions. Et c'est ainsi que j'allai un peu partout et que je devins agent électoral.

...et agent électoral.

Ceci m'amène naturellement à silhouetter cette classe mal connue de la faune politique qu'on désigne sous le nom d'agents électoraux. J'attribue tous mes malheurs au fait que je suis catalogué précieusement dans cette catégorie de citoyens dont on recherche l'utile concours tout en ayant l'air de les mépriser.

Bonny, en effet, en me mêlant à l'affaire Prince pour m'y faire tenir le rôle ingrat d'assassin, bien qu'il fût convaincu de mon innocence, poursuivait, en sus de son désir de vengeance, un but précis : atteindre à travers ma personne l'homme politique dont j'avais été l'agent électoral, et surtout mettre en cause, par un savant carambolage, certains amis de ce député, gros personnages, auxquels le monde policier a voué, à tort ou à raison, une haine implacable.

Or, comme ce parlementaire a cru devoir affirmer qu'il ne me connaissait qu'au titre de client, je tiens à dire ici qu'il a eu tort de rougir de son agent électoral qui, discret, fidèle et dévoué, n'est ni meilleur ni pire qu'un autre. Je n'étonnerai personne en disant que, partout où il y a des candidats et des électeurs, il y a des agents électoraux. Il en est des scrutins politiques comme des grands dîners. Ici, le chef de maison fait les frais du repas, reçoit ses hôtes, leur dispense les sourires, gardant pour lui les profits et la renommée de sa réception, tandis que, dans les sous-sols, un chef de cuisine, discrètement affairé devant ses fourneaux, exerce ses talents culinaires pour la gloire de son maître.

Là, le futur représentant du peuple pourvoit aux dépenses matérielles, s'exhibe en public, se met en valeur, parade sur les tréteaux dans l'espoir d'un succès qui lui vaudra une écharpe et tous les avantages qui en découlent, tandis que, dans la coulisse, un cerveau directeur organise la lutte, manœuvre, intrigue, négocie pour gagner la majorité à son « poulain ».

Je sais bien que, grâce à une hypocrisie qui est ancrée dans nos mœurs, il est de bon ton d'attribuer un sens péjoratif à cette étiquette d'agent électoral. Et pourtant, quelles qualités ne faut-il pas avoir pour tenir ce rôle avec maîtrise ! Les imbéciles et les poltrons n'y parviendront jamais.

L'agent électoral n'est pas un personnage vulgaire. C'est, au contraire, un homme à l'esprit vif, au jugement sûr, ayant le sens de l'organisation, plein d'un courage réel, à la fois psychologue et énergique.

On croit généralement que l'argent joue le principal rôle dans une élection. C'est une erreur. Il est des ambitieux millionnaires et prodigues qui en ont fait l'expérience. Témoin le cas de M. Homberg, à Cannes, qui dépensa sans compter et fut battu par un concurrent sans fortune.

Sans doute l'argent est utile. Il facilite bien des choses en ce sens qu'il met à la disposition de l'état-major électoral tous les

moyens matériels utiles. Mais il ne suffit pas, et il n'est pas le levier capital.

La qualité de l'agent électoral importe davantage. L'habileté de celui-ci vaut plus que la fortune du candidat. Savoir présenter au public, sous un jour sympathique, le futur député, choisir le terrain favorable sur lequel se déroulera la campagne, rédiger les tracts et les affiches qui porteront sur le public, embarrasser et gêner l'adversaire, bref, user de tous les moyens propres à convaincre l'opinion, voilà la besogne capitale à accomplir. Ce n'est pas aussi aisé qu'on le pense.

Un soir, dans une réunion publique, mon candidat, entraîné par l'éloquence, se mit à parler de Socrate buvant la ciguë. J'étais à côté d'un brave homme à qui cette réminiscence historique semblait plaire particulièrement.

— Vous le connaissez, ce Socrate, me demanda-t-il ?

— Je crois bien, lui répondis-je, je ne connais que lui.

Alors, je voterai pour ce Socrate qui a l'air d'un brave homme.

Par ailleurs, l'agent électoral doit avoir plus d'un tour dans son sac.

Au cours d'une élection cantonale dans le Midi, je décidai de m'occuper personnellement des vieillards de l'hospice. Je devais les prendre en voiture, les conduire aux salles de vote et les ramener. Mon candidat était juif. Son adversaire était un catholique pratiquant.

J'arrivai dans l'établissement.

— Vous venez chercher nos bons vieux, me dit la sœur supérieure.

— Oui, ma sœur.

— Mais vous ne venez pas, au moins, pour le compte de ce réprouvé de X... (et elle nomma mon candidat).

— Jamais de la vie.

Alors, tout est bien.

Et, se tournant vers ses pensionnaires, elle leur rappela :

— Vous savez ce que je vous ai dit hier soir. Ne l'oubliez pas. Vous voterez aux cris de : Vive Z... (et elle prononça le nom du concurrent).

Vous pouvez y compter, opinèrent les vieillards en chœur.

J'acquiesçai de la tête, et nous partîmes après que la sœur, dans une dernière recommandation, m'eût dit :

— Surveillez-les, et surtout évitez qu'ils prennent froid.

Arrivés devant la salle de vote, on leur prépara leur enveloppe pour leur épargner tout souci. Ils défilèrent devant l'urne aux cris convenus de : Vive Z... !

Les apparences étaient sauves. Tous ces bons vieillards avaient voté pour mon candidat, le réprouvé, le juif maudit. Mais ils n'en savaient rien. Et je les ramenai à l'hospice.

Je connais un agent électoral qui faisait encore mieux. Il avait pour mission d'entraîner les électeurs influents dans les maisons de plaisir où, grâce aux tendres soins dont le personnel les entourait, ils étaient gardés, séquestrés, jusqu'au lendemain. On ne les relâchait qu'à l'heure du vote, avec un bulletin dans la main. Cette coutume fait partie des mœurs électorales au point d'inciter, dans certaines villes, les patrons de maisons à renforcer le nombre de leurs pensionnaires à l'approche du jour du scrutin.

Mais le rôle d'agent électoral a aussi ses revers.

Il arrive souvent — et c'est mon cas — que l'élu oublie les promesses du candidat. Il abandonne son manager à son triste sort. Certes, une telle attitude ne dénote ni un caractère bien trempé, ni une grande noblesse de cœur. Mais elle est humaine. La gratitude n'est pas le défaut des politiciens.

Je l'ai appris à mes dépens.

En tous cas, les explications qui précèdent permettent de comprendre pourquoi Bonny m'a mis dans le bain.

(A suivre.)

G. LHERBON DE LUSSATS

GRAND CONCOURS DES GRAINS DE CAFÉ ORGANISÉ

PAR EXTRAIT DU CONSTAT D'HUISSIER

ALMANACH
du bon Astrologue
comportant d'importantes prévisions pour 1936

- 1^{er} PRIX** Une Voiture Automobile
Valeur 20.000 fr.
2^e PRIX Une Chambre à coucher
Valeur 8.000 fr.
3^e PRIX Une Salle à Manger
Valeur 7.500 fr.
4^e PRIX Une Motocyclette
Valeur 4.500 fr.
5^e PRIX Un Collier de perles
Valeur 3.000 fr.

Appareils de T.S.F.; Bicyclettes;
Photographies; Appareils photo;
Montres, etc.

Ce grand concours est organisé dans une seule intention de publicité et de diffusion d'un Almanach dont chacun appréciera l'intérêt et l'utilité. Cet ouvrage sérieux, nécessaire et unique en France, contiendra outre les renseignements de prévisions et de prédictions astrologiques, des conseils judicieux et de nombreuses pages largement illustrées, capables de satisfaire toutes les familles.

RÈGLEMENT

Par devant Huisier, nous avons rempli une bouteille de verre blanc à fond plat, contenant un litre de grains de café. Cette bouteille, dûment cachetée, est actuellement chez l'officier ministériel qui est chargé d'assurer le contrôle du Concours.

Nous vous demandons:
PREMIÈRE QUESTION PRINCIPALE. — Combien de grains de café sont dans la bouteille?
SECONDE QUESTION SUBSIDIAIRE. — Quel est le poids exact du café contenu dans la bouteille?
TROISIÈME QUESTION SUBSIDIAIRE. — Quel temps la personne chargée de compter les grains de café mettra-t-elle pour effectuer l'opération, étant entendu qu'elle procédera dans le temps le plus régulier et le plus limité?

CONDITIONS DE PARTICIPATION. — Notre concours est entièrement libre. Il est ouvert des à présent, jusqu'au 31 décembre 1935. Pour être admis à ce concours, il vous suffira d'envoyer votre réponse, accompagnée de 2 fr. 50 (mandat ou timbres), prix de votre souscription à un exemplaire de l'ALMANACH DU BON ASTROLOGUE qui vous sera adressé franco à l'issue du Concours.

BULLETIN À REMPLIR et à adresser à la direction de l'ALMANACH DU BON ASTROLOGUE (Service Z.B. 116 bis, Avenue Flachat, ASNIÈRES (Seine))

Je désire souscrire à un exemplaire de l'ALMANACH DU BON ASTROLOGUE (qui me sera envoyé franco à l'issue du Concours, 31 Décembre 1935) et participer GRATUITEMENT au Grand CONCOURS DES GRAINS DE CAFÉ. Ci-joint 2.50 montant de ma souscription

Nom : Ville : Départ : Rue : Prénom : N° : Ville : Départ : Rue :

RÉPONSE AU CONCOURS
1^{re} Question. — Le nombre de grains de café est de :
2^e Question. — Le poids exact du café est de :
3^e Question. — La personne chargée de compter les grains de café mettra-t-elle pour effectuer l'opération :
..... heures minutes secondes

CE BULLETIN peut être reproduit sur une feuille de papier.

Les réponses peuvent être groupées. Joindre en un seul mandat le montant des souscriptions.

AUCUNE MARCHANDISE À ACHETER.

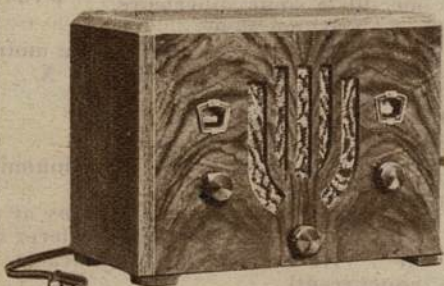
200.000 fr. de PRIX
PLUS DE DEUX MILLE GAGNANTS!

LES VRAIS SECRETS de la puissance et de l'amour mis au pouvoir de l'homme et de la femme : 3 fr. 50. Pour plaire, se faire aimer : 17 fr. Pour ramener l'infidèle 10 fr. Pour connaître l'avenir par l'astrologie : 50 fr., les cartes : 10 fr. Voyance : 20 fr. La science du bonheur et du succès, par l'utilisation des forces Radio-Actives : 17 fr. Catalogue franco. L'INITIATEUR A VIESLY (Nord).

25 FRS le CENT adre. à copier main et gr. g. Corr. sans frais. Modèle trav. grat. Ecrire Etabl. SPIREX, R. P., 414, rue du Louvre, Paris.

800.000 adre. à copier. List. four. et gros gains p. g. act. Ecrire pour modèle écrit. Ets NATAN, Serv. B. 250, R. Centrale, Paris (1^{er}).

LES POSTES DE T. S. F. "RÊVE-IDÉAL"



Frs : 756 pay. frs : 63 par mois
Demandez notre Catalogue n° 46.

8 JOURS A L'ESSAI
RIEN À PAYER D'AVANCE
Premier versement : 1 mois après la livraison

Poste Nain "Rêve Idéal"

Notre superhétérodyne POSTE NAIN "Rêve Idéal" anti-lading, 5 lampes, vendu avec un bon de garantie d'une année, fonctionne sur tous les courants, alternatifs et continus. Il est luxueusement présenté dans une ébénisterie noyer verni au tampon. Nous attirons votre attention sur le fait que cet appareil est PORTATIF, ce qui est la cause de son grand succès. Dimensions : 28 X 16 X 20 cm. Il reçoit sans antenne ni cadre tous les principaux postes européens en P. O. et G. O. Il est également muni d'une prise de pick-up. Son haut-parleur électrodynamique est très musical. C'est un poste ayant toutes les qualités : puissance et sélectivité.

Poste "Rêve-Ideal" Super-57

Ce superhétérodyne 5 lampes, anti-lading et anti-parasites, fonctionne sur les courants alternatifs et continus. Son haut-parleur électrodynamique de 16 cm., il possède une prise de pick-up. Le cadran avion lumineux est gradué en noms de stations. Il reçoit les P. O. et G. O. de 200 à 2.000 mètres. Son ébénisterie de grand luxe est en noyer et marqueterie. Dimensions : 38 X 28 X 20. Cet appareil est très sélectif et reçoit toute l'Europe avec puissance et grande musicalité.

Frs : 894 pay. frs : 74.50 par mois

Bulletin de Commande D. 13

Je prie la Maison GIRARD et BOITTE, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un Poste "Rêve-Ideal" (il est indispensable de nous indiquer votre voltage), au prix de frs : que je paierai frs : par MOIS, pendant 12 mois, à votre compte de chèques-postaux Paris 979.

Fait à : le : 1935.
Nom et prénoms : Profession :
Date et lieu de naissance : Signature :
Domicile :
Département : Gare :

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

FAITS DIVERS

Film hebdomadaire, par Marius LARIQUE

LUNDI

4

S. Charles
NOVEMBRE

Il y a eu un grand succès à la séance du lundi 4 novembre. Les dixièmes ne devraient être mis en vente que dans les bureaux de poste et les grandes banques. Tous les décrets-lois du monde ne vaudraient point cela.

MARDI

5

S. Bertille
NOVEMBRE

Il y a eu un grand succès à la séance du mardi 5 novembre. Les dixièmes ne devraient être mis en vente que dans les bureaux de poste et les grandes banques. Tous les décrets-lois du monde ne vaudraient point cela.

MERCREDI

6

S. Léonard
NOVEMBRE

Il y a eu un grand succès à la séance du mercredi 6 novembre. Les dixièmes ne devraient être mis en vente que dans les bureaux de poste et les grandes banques. Tous les décrets-lois du monde ne vaudraient point cela.

JEUDI

7

S. Ernest
NOVEMBRE

Il y a eu un grand succès à la séance du jeudi 7 novembre. Les dixièmes ne devraient être mis en vente que dans les bureaux de poste et les grandes banques. Tous les décrets-lois du monde ne vaudraient point cela.

VENDREDI

8

S. Reliques
NOVEMBRE

Il y a eu un grand succès à la séance du vendredi 8 novembre. Les dixièmes ne devraient être mis en vente que dans les bureaux de poste et les grandes banques. Tous les décrets-lois du monde ne vaudraient point cela.

SAMEDI

9

S. Mathurin
NOVEMBRE

Il y a eu un grand succès à la séance du samedi 9 novembre. Les dixièmes ne devraient être mis en vente que dans les bureaux de poste et les grandes banques. Tous les décrets-lois du monde ne vaudraient point cela.

DIMANCHE

10

S. Juste
NOVEMBRE

Il y a eu un grand succès à la séance du dimanche 10 novembre. Les dixièmes ne devraient être mis en vente que dans les bureaux de poste et les grandes banques. Tous les décrets-lois du monde ne vaudraient point cela.

C'est assez déprimant d'être gagnant, le soir du tirage, à la Loterie Nationale et d'apprendre, le lendemain, que le billet était faux. Cette mésaventure vient d'arriver à deux cent cinquante clients d'une banque — si l'on peut ainsi dire — située 3 bis, rue de la Chaussée-d'Antin. Vous connaissez, par les journaux, le mécanisme de cette escroquerie : les directeurs Lecalon et Adamian (lesquels, entre parenthèses, étaient refoulés dans le mois de mai et n'auraient plus dû, en conséquence, être en France depuis cette date) plaçaient vingt-cinq dixièmes (et non dix), ce qui leur assurait déjà un coquet bénéfice. A dire vrai, ils n'en souhaitaient pas d'autres et ils priaient le bon Dieu pour que les numéros ne sortissent point des sphères magiques. Leur malheur est arrivé avec la onzième tranche. Un billet sortit à un million. C'était trop d'infortune que ce Pactole tombant sur leurs têtes. Ils auraient eu près de trois millions à rembourser. Ils étaient ruinés et n'avaient plus qu'une chose à faire : s'enfuir. Ils n'y manquèrent pas. Moralité (car il faut à une fable ou même à un vrai fait divers une moralité) : les dixièmes ne devraient être mis en vente que dans les bureaux de poste et les grandes banques. Tous les décrets-lois du monde ne vaudraient point cela.

Ces deux frères, deux marins pêcheurs de la plage de Cabourg, ne s'aimaient pas précisément d'amour tendre. Leur mésaventure étoit née le jour où ils avaient, chacun de son côté, fait choix d'une concubine, car l'un et l'autre étaient jaloux. Ce n'est pas bien d'être jaloux. Mais quand un penchant déterminé pour l'alcool s'en mêle, la jalousie devient très vite un genre de calamité. Lorsque l'un des deux hommes était ivre, sa concubine allait se réfugier chez l'autre couple. Conformément à l'usage, Denise Dumoulin quitta, l'autre soir, le domicile extra-conjugal et alla demander asile à son beau-frère. Il reçut fort mal la jeune femme, et plus mal encore celui qui venait la réclamer. Louis Pempain sortit un couteau et en frappa son frère Ernest, d'un violent coup dans le dos. Puis, apaisé, il s'éloigna, aussi tranquillement que s'il venait de cracher par terre, sans oublier toutefois d'entraîner son amie par le bras. Mais, comme dans les mélés du meilleur genre, le blessé se souleva, réussit tant bien que mal à décrocher son fusil et, d'une main vengeresse, tira dans la direction de l'agresseur. A cent mètres l'un de l'autre, les deux hommes, saignés à blanc, rougissaient le ruisseau de leurs blessures, alors que, sur leur barque, le moindre danger les eût réunis.

M. Pierchon, clerc d'huisier à Creil, fut saisi, et même saisi d'épouvante, lorsque, l'autre soir, montant au premier étage de l'étude, il se trouva en présence d'un inconnu masqué qui, manifestement, ne s'était pas fait annoncer. Ce lascar avait à la main, non une citation, mais une matraque en caoutchouc. Il s'en servit pour assommer le malheureux clerc. Et, pour plus de sûreté, il recouvrit la tête de sa victime d'un édredon. En instance d'asphyxie, M. Pierchon poussa des cris d'appel. Une employée de l'étude accourut. L'homme dont le clerc avait encaissé les coups était le propre encaisseur de l'étude, un certain Roger Villain. Le Villain prit la fuite, mais pas assez vite, fort heureusement, puisqu'on l'arrêta dans une rue voisine. Il reconnut qu'il était venu cambrioler l'étude de son patron, car il pensait qu'en ce début de mois, le coffre-fort avait fait son plein. Ajoutons qu'en veine de confidences, il reconnut aussi avoir détourné plus de 20.000 francs sur les recouvrements gangster au petit pied avait recouvert ses chaussures de chausses. Mais l'encaisseur, qui est adjoint au maire de Montataire et ancien agent de police, ne réussira même pas à étouffer le mauvais cas où il s'est mis.

Une admirable équipage, composé du navigateur Fernand Clavère, de André Depecker, du radiotélégraphiste Joseph Leguindon et du mécanicien Auguste Morel, s'est perdu en mer, l'autre semaine. L'équipage avait quitté Buenos-Aires à bord d'un vieux monomoteur avec lequel il devait rejoindre Natal. Une panne contraignit Depecker à essayer de se poser sur la petite plage de Nhambupe, mais le sol inabordable, coupé de rochers, contraria son dessein. Il tenta son unique chance : amerrir et attendre les secours. Malheureusement, l'avion coula et quatre hommes magnifiques ne sont plus. Lorsqu'on lit ces tragédies-là, quand on connaît l'extraordinaire valeur de nos pilotes et celle des dirigeants de la compagnie française, on ressent plus d'amertume encore à considérer tous les efforts que tous, unis dans une même flamme, animés du même esprit de sacrifice, accomplissent chaque jour, obscurément, pour sauver le prestige des ailes françaises. Et l'on se prend à trouver folles les économies de quelques dizaines de millions qu'on veut de faire sur le budget de notre grande Compagnie de navigation aérienne. Le ministre des Finances peut être assuré que ces millions-là rapporteraient à la France de la gloire, du prestige et qu'ils épargneraient des vies humaines.

Hier, les jurés de la Marne ont infligé vingt ans de travaux forcés à un Russe, Goloubenko, qui, le 31 mai 1935, avait fracassé le crâne de ses deux enfants en gare de Châlons-sur-Marne, parce que les deux petits gémissaient, ayant faim. Je trouverais à ce père une excuse : la misère, l'impossibilité à peu près absolue où il était de nourrir ses deux enfants si, après son geste abominable, il avait trouvé le courage de se tuer. Mais il ne l'a pas fait. J'admets que, sur le temps même, il en fut empêché par les témoins de l'affreuse scène. Mais, que diable ! on peut se pendre en prison : il pouvait s'évader de la vie de la manière même qu'il en avait usé avec les deux innocents : en se fracassant la tête contre les murs de la cellule. Avez-vous remarqué que les amoureux meurtriers, que les pères ou les maris assassins manifestent toujours, devant le jury, qu'ils voulaient mourir, ensuite de leurs victimes ? Mais ils sont là vivants, bien vivants et bien abominables avec leurs mains rouges et leurs larmoyantes. Les jurés de la Marne ont bien fait d'être durs, trop durs. Si ce jugement, peut-être injuste, pouvait servir d'exemple aux tortionnaires d'enfants, il obtiendrait mon adhésion totale.

On demande six cents jeunes filles, six cents girls de seize à vingt ans. Cette offre n'est pas faite par un music-hall, mais par la très digne administration des téléphones de Londres. Jamais, paraît-il, on a tant téléphoné en Angleterre. Mais, soucieuse d'être agréable à ses milliers d'abonnés, l'administration londonienne exige de ses téléphonistes d'être grandes (au moins cinq pieds de haut), d'avoir de longs bras (pour mieux manipuler les fiches) et de posséder une voix sympathique (pour mieux faire taire les grincheux). Car, au royaume du téléphone, contrairement au proverbe, c'est la parole qui est d'or. La voix d'or qui servira de modèle aux jeunes candidates est celle d'une jeune fille de l'administration, Miss Caine. Cette voix servira pour celles qui postulent le poste des postes de voix à son unique. Puisse-t-on s'inspirer chez nous de cet exemple. On rapporte en effet qu'à Londres, ce sont les mariages qui ont fait cette année de nombreux vides parmi les rangs des téléphonistes. Une jolie voix a souvent autant de charmes qu'un beau visage. Hélas ! le progrès de l'automatisme nous a ravi l'époque où, pour dissiper notre impatience, nous entretenions avec les demoiselles du téléphone de plaisants bavardages.

Il y a bien longtemps que je ne vous avais parlé de mes amis les camions. Ça ne vous manquait peut-être pas, mais moi, cette critique rentrée contre les monstres ambulants me restait dangereusement sur la conscience. Je voyais grossir à vue d'œil le dossier des accidents qu'ils provoquent. En moins de deux semaines, c'est plus de trente accidents qu'ils ont causés. Un autocar, à Brest, faucha quatre personnes sur le trottoir ; une auto, à Senlis, heurta un camion arrêté et non éclairé ; deux morts. J'en passe, et non des moindres, pour en arriver à l'accident dont vient d'être victime M. Charles Baron, député des Basses-Alpes. Je n'ai pas encore de détails sur ce fait divers, sinon que M. Baron, malgré ses graves blessures, a pu dégager un de ses compagnons, M. Roux, et que sa vie, heureusement, n'est pas en danger. La responsabilité de l'accident lui incombe-t-elle ou le coupable est le conducteur du camion ? Je ne sais encore, mais ce que je sais bien, c'est que je m'obstine à répéter sans être toujours compris, c'est qu'en l'état actuel des routes françaises, les camions, par leur masse, constituent un danger permanent, même pour les plus avisés, les plus habiles et les plus prudents des conducteurs touristes.

MACHINES DE MORT



III. — LES TRAINS (1)

Bien avant l'avion, le chemin de fer était déjà devenu un instrument de suicide. Jamais, cependant, il n'avait, sous cet emploi, acquis autant de gloire qu'avec l'affaire Prince, où cette machine a gagné d'un seul coup de nombreux galons dans le domaine de l'horreur.

Les uns opinent que la locomotive a servi d'arme à des criminels. L'effroi gagne alors la pensée de voir avec quelle dextérité des individus pourraient se servir d'une énorme compound, comme d'un revolver.

D'autres soutiennent l'avis, plus plausible, que le conseiller s'est suicidé.

L'effroi n'en est pas moindre pour autant, de penser avec quelle dextérité un individu peut se servir d'une locomotive pour en finir avec la vie. On peut dire que, par l'impression qui a été produite sur la nation, la locomotive qui a écrasé le conseiller Prince a atteint à l'apogée de l'histoire sanglante du rail, malgré une catastrophe aussi atroce que celle de Lagny où deux cents enfants, femmes et hommes furent écrabouillés.

Toutefois, à y regarder de plus près, cette catastrophe ne saurait être considérée uniquement comme un accident. Tous les éléments de cet épouvantable drame sont le résultat, non pas du hasard ou de la fatalité, mais bel et bien d'un ensemble de mesures prescrites par l'incapacité alliée à la rapacité, sans qu'aucun souci réel ait été tenu quant à la question de savoir si des prescriptions d'économie n'allaient pas coûter autant de vies humaines qu'elles pourraient au grand maximum rapporter, non pas même de millions, mais tout bonnement de centaines de milliers de francs. On se trouve là en présence d'un délit d'ordre absolument particulier ne relevant, à vrai dire, même pas du délit d'homicide par imprudence, car il est évident que, dans une société industrielle, les déboires, mêmes traduits en vies humaines, provenant d'expériences de rationalisations ne

(1) Voir « DÉSTRUCTIVE », depuis le n° 365.

sauraient être considérés que comme de menus incidents de laboratoire.

La fièvre industrielle a créé des notions nouvelles de justice qui, aux non initiés, semblent de monstrueuses injustices. On les comprend. Elle a créé un véritable droit industriel dont la loi initiale serait que toute perte de vie humaine provoquée par une amélioration de technique et de bénéfice ne saurait avoir aucune importance.

Du reste, en face de ce droit strictement industriel et capitaliste, s'érige un droit nouveau, lui aussi tout inspiré par la machine, et dont l'on voit déjà de nombreuses manifestations en Russie communiste, où une négligence vis-à-vis d'une machine est sévèrement punie et où la moindre tentative anti-industrielle, dénommée sabotage, est sans rémission punie plus sévèrement souvent qu'un crime aux motifs psychologiques.

Nous assistons à la naissance de codes nouveaux, à moins que, dans un mouvement de réaction, l'homme ne finisse par imposer sa loi au machinisme avant que le machinisme ne parvienne à lui imposer sa juridiction. On pressage que ce serait l'Amérique elle-même qui pourrait bien donner le signal de cette révolte.

Mais revenons à nos trains. Il n'est d'« Affaire du Train » qui n'éclate de temps en temps aux premières pages de nos quotidiens et qui ne soit palpitante. Généralement, ce sont des crimes assez lâches, parce que leurs auteurs savent qu'entre deux stations l'être qu'ils choisiront comme victime dans un compartiment isolé sera dépourvu de tout secours humain. De plus, ils peuvent sauter du train entre deux gares et disparaître. Ces garanties incitent certainement beaucoup de gredins acculés aux dernières extrémités à opérer dans un train.

A titre de mémoire, on citera l'assassinat de Mlle Pralut, bouquetière nivernaise revenant de Paris, et de M. Blanc, lâchement exé-

cuté sous le tunnel de Blaisy et jeté là, sur la voie.

Un seul des derniers attentats dans un train a eu quelques aspects originaux. C'est la fameuse équipée de Charrier, aussi sanglante qu'aventureuse, et au cours de laquelle il descendit froidement un officier qui avait essayé de s'opposer à son entreprise, refusa de prendre le portefeuille d'un député du peuple, laissa une partie de leur argent à ceux qui n'en avaient point beaucoup. C'était le fils d'un poète un peu apocalyptique. Sa fuite dans la campagne de Chagny ne fut pas vite oubliée. Son coup avait de la classe. A côté d'un Stephen, par exemple, c'était un aristocrate des trains sanglants.

Le train est plus souvent la cause et le théâtre de petits drames lamentables qui font perdre pour de bon la tête à leurs auteurs, et tel se retrouve sur le quai d'une gare, satire encadrée de gendarmes, qui n'aurait jamais, sur la plus déserte des routes, songé à abimer une bergère. Le train, en effet, réussit admirablement à inciter de paisibles et honorables voyageurs à l'assaut d'une jolie femme seule dans un compartiment. On fait tellement plus facilement connaissance dans le train que dans sa ville de province ou son quartier de Paris ! Il est des gens, en effet, qui n'ont pas le sens des nuances et qui, à l'instar du rapide brûlant les signaux et franchissant les distances comme l'éclair, sont incités par cette vitesse et cette licence à franchir de la même façon les phases qui, du flirt, mènent aux douces violences, trop poussées qu'ils y sont par la cadence accélérée du rapide, et qui, ayant perdu tout frein, se retrouvent tout penauds chez quelque commissaire. Mais allez faire comprendre aux gendarmes que c'est la faute du train !

Du reste, les aventures amoureuses de train

sont assez bien portées pour assurer une large existence à la catégorie des voleurs internationaux, aussi amateurs de trains Pullmann que de palais. D'élégantes et séduisantes femmes aussi font des grands express leur lieu de chasse de prédilection.

Il est maintenant une constatation technique à faire : le train à vapeur va, selon certains avis, à sa fin. Partout on électrifie. Depuis des années déjà, certaines lignes voient rouler des motrices. Or, alors que les délits en tous genres commis dans les trains à vapeur continuent au même rythme, on note qu'aucun incident grave ne s'est encore produit à bord des trains électriques. Il semble que le vice soit là en retard sur le progrès et éprouve quelque difficulté à s'adapter. Cela tient peut-être aussi à l'impression d'effroi que donne la grande vitesse de ces trains. Ils semblent rouler trop vite pour laisser à un drame le temps d'être combiné, puis accompli. Ils provoquent encore une sorte d'affolement. On y flirte moins que dans les trains à vapeur, comme si les êtres s'y, disaient : « Ça va trop vite pour être du solide ». Sur beaucoup de lignes, on n'imagine plus de sauter du train : à cette vitesse, on ne sait où on irait rouler, peut-être même sur quelque rail électrique ! Rien n'effraie plus que l'électrocution. La rationalisation qui a présidé à la construction des trains électriques a réduit les voitures, accumulé les voyageurs les uns sur les autres, fait du train un long et unique couloir. Aucune discrétion n'est plus garantie. Devant la motrice, le vice demeure en expectative.



M. Blanc dont le cadavre s'inscrit au palmarès du fatidique tunnel de Blaisy.



Vousant être seule dans un wagon, Mlle Pralut vit que prudence peut être imprudence.

On me reprochera de n'avoir point parlé de cette particularité qu'ont les trains d'inciter les gens à les faire dérailler. Il n'est pas besoin d'être un malfaiteur pour autant. A qui n'est-il pas arrivé, étant enfant, de placer un caillou sur un rail pour voir « comment ça allait faire ». Evidemment, il y a eu Matouschka. Quoique ce soient toujours des trains que Matouschka ait fait sauter, ce ne sont pas les trains qui ont provoqué sa manie de dynamiter. Les trains n'ont aucune responsabilité dans le cas Matouschka. Ce qu'il fallait à Matouschka, c'était une explosion et une catastrophe aussi grande que possible. C'est uniquement la guerre qui porte les responsabilités de l'ancien artificier Matouschka. La première explosion que ses mines provoquèrent eut sur lui l'effet d'un « choc » dont il ne devait plus pouvoir se délivrer, qu'au contraire il ne pouvait que vouloir revivre de plus en plus fort. Il n'y eut dans sa vie qu'un incident qui détermina tout simplement le choix des objets à faire sauter. Ayant inventé un système empêchant les déraillements de trains, il se le vit refuser. Le dépit de cette affaire aiguilla plus tard sa manie destructrice sur les voies ferrées.

(A suivre).

Albert SOULILLOU.



L'artificier Matouschka dont la manie destructive contractée au front fut aiguillée contre les trains par dépit de s'être vu refuser un système empêchant les déraillements. Ci-dessus : le dynamiteur se défend avec véhémence devant ses juges.



C'est à Montmartre que le redoutable trio Lopez Gombez, Battestini, Orsoni (ci-dessous, de gauche à droite) se livrait à son louche trafic.

LES MAÎTRES

— Combien en veux-tu ?
— 500 grammes.
— Et toi ?
— Est-ce que tu pourrais m'en procurer un kilo ?
— Ça sera dur. Enfin, passe demain me voir. J'essaierai d'arranger ton affaire.
Il vivait avec sa maîtresse, Lopez Gombez, dans un appartement truqué de fond en comble.

Orsoni, afin de pouvoir vérifier l'identité de ses visiteurs, avait pratiqué dans le mur de sa cuisine un trou dissimulé par une casserole. Il pouvait ainsi voir ce qui se passait dans l'antichambre. Si un visiteur lui paraissait suspect, il s'enfuyait par la porte de service. C'est d'ailleurs ce qu'il voulut faire lorsque les inspecteurs se présentèrent pour effectuer une perquisition à son domicile. Mais ceux-ci, prévenus, avaient pris leurs précautions. Au moment où il ouvrait la porte, les inspecteurs lui mirent la main au collet.

Pendant plus de deux heures, les policiers fouillèrent l'appartement sans résultat. Impossible de trouver quoi que ce soit. En désespoir de cause, ils allaient quitter l'appartement lorsque, l'inspecteur Redler s'approchant du lit de la chambre à coucher, la maîtresse d'Orsoni eut un mouvement de crainte. Il n'en fallait pas plus pour donner l'éveil aux policiers. Après avoir démonté le lit dans lequel ils ne trouvèrent rien, ils sondèrent le plancher. Près du mur, le parquet rendit un son creux. Sous une lamelle, les enquêteurs trouvèrent une excavation dans laquelle étaient dissimulés plusieurs paquets de stupéfiants.

Interrogé, Orsoni déclara que c'était une personne qu'il ne connaissait pas qui lui avait remis ces paquets. Il l'avait rencontrée dans un café et l'autre lui avait confié la « camelote ». L'histoire ne tenait évidemment pas debout. Les policiers se heurtaient une fois de plus à la même consigne de mystère et de silence.

Un détail, pourtant, frappa les inspecteurs. Tous les paquets de drogue saisis étaient enveloppés de la même façon dans un papier semblable : papier assez particulier, d'ailleurs, et qui devait être fabriqué spécialement.

Le brigadier Métra put bientôt acquiescer la preuve que ce papier provenait presque



La villa qu'avait choisie Coateval, à Créteil, était digne d'un « maître de la drogue ».



La tranquille rue Traversière fut mise en émoi par l'arrivée des cars de « la Mondaïne ».

Il y a trois mois de cela. Assis à la terrasse d'un café en compagnie d'un des plus hardis dépisteurs de trafiquants de drogues, nous regardions Montmartre s'éveiller. La nuit tombait. Les lueurs clignotantes des réverbères commençaient à trouer l'ombre.

Parfois, au hasard d'une figure, mon compagnon citait un nom. Il m'avait déjà montré une bonne demi-douzaine de marchands de drogue et de « caïds » lorsque, soudain, il me serra le bras. Un homme élégant venait d'entrer dans le café. Grand, blond, de type nordique, il ne manquait pas d'allure.

— Vous voyez ce type-là ; c'est un des plus gros trafiquants d'Allemagne. Il vient quelquefois à Paris.

— Il apporte de la marchandise ?

— Lui ? Ah non ! Il est bien trop malin pour cela. Il fait exécuter la besogne par des sous-ordres. Il a ses intermédiaires, ses rabatteurs, ses dépositaires, mais il n'opère jamais lui-même. C'est d'ailleurs ce que font tous les grands marchands, et c'est pour cela qu'ils sont si difficiles à pincer.

« Evidemment, de temps en temps, nous saisissons de la drogue, nous arrêtons des vendeurs, mais nous ne pouvons arriver à remonter à la source. Souvent, nous prenons en filature des vendeurs. Presque toujours, ils nous entraînent du côté de Villeneuve, de Champigny. Mais, là, impossible de continuer à les suivre. Le terrain est trop découvert. Vous pensez bien qu'ils se méfient. Dès qu'ils voient quelque chose de suspect, ils h'insistent pas.

— Mais que vont-ils faire par là ?

— Ils vont s'approvisionner. Il n'y a guère que trois ou quatre grossistes à Paris et je suis sûr qu'il doit y en avoir un par là. Le jour où nous aurons découvert l'endroit où il se terre, le trafic parisien de la drogue aura du plomb dans l'aile.

— Mais ces grossistes fabriquent-ils la drogue ou l'achètent-ils à des producteurs ? Il me semblait que diverses officines avaient été découvertes à Paris et dans les environs !...

— Oui. Mais s'il n'y avait que ces petites usines les stupéfiants feraient moins de ravage qu'ils n'en font.

« Actuellement, nous assistons à une re-

crudescence d'héroïne sur le marché. Vous savez que la cocaïne, qui vient en grande partie du Mexique, est très difficile à se procurer. Comme l'opium est cher et est réservé, en principe, à une élite, les toxicomanes se rabattent sur l'héroïne, qui est le plus terrible fléau social qui puisse exister. Songez que 8 centigrammes d'héroïne suffisent à tuer un homme parfaitement sain et que la fabrication annuelle atteint deux ou trois mille kilos. De quoi tuer l'humanité entière.

— Mais n'a-t-on jamais pu découvrir comment s'effectue la liaison entre les gros acheteurs de Paris et les gros marchands des pays producteurs ?

— Malheureusement non. Il y a toute une association internationale supérieurement organisée, possédant des ramifications dans tous les milieux.

« Enfin, ne désespérons pas. Un jour ou l'autre nous finirons bien par les avoir... »



Muette, butée, la femme se taisait. L'inspecteur répéta sa question.

— Qui t'a donné ça ?

Ca, c'était un paquet d'héroïne que la surveillante préposée à la fouille des filles à la Petite-Roquette venait de trouver sur elle.

— Vous n'en tirez rien, monsieur l'inspecteur, intervint la surveillante. C'est la sixième sur laquelle je trouve de la drogue. Elle ne parlera pas plus que les autres.



Elle avait vingt ans. Elle était blonde, fragile et jolie. Elle s'appelait Annie Grabbert et était née à Hambourg de l'amour d'un marin scandinave et d'une petite couturière de Potsdam. Elle dansait à Paris dans les boîtes de nuit.

Un beau soir, une belle nuit plutôt, elle fit la connaissance d'un Italien, aux cheveux laqués, aux yeux de velours, au doux parler chantant. De suite, ce fut le grand amour. Ils s'aimaient follement. On les vit partout, le jour, la nuit, toujours ensemble. Ils vi-

vaient un rêve merveilleux et qui ne semblait jamais devoir finir.

Vivant largement des subsides que lui envoyaient des parents restés en Italie, Enrico menait grande vie, ne se refusait rien, pas même, de temps en temps, une pincée de « coco ». Peu à peu, il finit par faire partager son vice à sa maîtresse. Elle résista tout d'abord, et puis, insensiblement, par faiblesse, par amour, elle céda.

Rapidement, elle dépassa son compagnon. Avec frénésie elle s'empoisonna, se gorgea de drogue et, au bout de peu de temps, la petite Gretchen fraîche et rose qui était arrivée à Paris quelques mois auparavant se transforma en une pauvre créature aux grands yeux trop brillants, aux traits creusés, aux narines pincées.

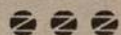
Vendredi dernier, après avoir fait ample provision de drogue, les deux amants s'enfermèrent dans une chambre d'hôtel.

Jeudi matin, le garçon d'étage vint frapper à la porte. Annie répondit qu'elle avait encore sommeil. Il revint deux heures plus tard et reçut la même réponse.

Vers trois heures, il se décida à frapper une troisième fois. Un temps assez long s'écoula. Puis, soudain, il entendit monter dans la pièce un long gémissement, une plainte rauque de bête qu'on égorge. Pressant un malheur, l'homme enfonça la porte et recula, muet de surprise.

Sur le lit défilait, au milieu des couvertures en désordre, Annie, la blonde Annie, enfin réveillée, complètement nue, tenait entre ses bras le corps inerte de son amant, le pressait contre elle, essayant de réchauffer les membres déjà froids.

Sur la table de nuit, douze paquets de cocaïne vides ne montraient que trop clairement de quoi était mort le bel Enrico...



Orsoni n'était pas ce qu'on appelle un homme d'envergure. Loin de là. Mais, dans sa partie, il manifestait un certain talent. Sa « partie » ! Chaque soir, il se tenait dans un des nombreux bars de Montmartre que fréquentent les trafiquants et là, tranquillement assis, il prenait les commandes des petits revendeurs.



C'est au "Rallye-Bar" que Battestini, paisible consommateur, se fit cueillir par la police.



Arrêté rue Traversière, Yangopoulos apparaît comme le chef des pourvoyeurs de Paris.

certainement de Sofia, car des paquets de stupéfiants saisis par la police bulgare présentaient le même emballage.

D'autre part, Orsoni et certains de ses acolytes avaient été pris en filature jusqu'à Villeneuve. Là, les policiers avaient perdu leur trace.

Il n'y avait donc pas de doute. La drogue

— Police ! Nous venons perquisitionner.
— Perquisitionner ? Ah ! mon Dieu ! Mais nous n'avons rien fait... Entrez, messieurs, entrez...

Fébrile, émue, elle s'efforçait d'ouvrir la lourde porte. Ses mains tremblantes se meurtrissaient contre la chaîne. Elle y parvint enfin. Le brigadier Métra interrogea :

— Vous êtes la femme de M. Coateval ?
— Non, monsieur. Je suis sa mère. Voici sa femme.

L'air aussi inquiet que sa belle-mère, la femme de Coateval attendait les inspecteurs sur le perron de la villa.

La perquisition commença immédiatement.

Muets et embarrassés, les parents de Coateval répondaient par monosyllabes aux questions des enquêteurs.

— Coateval est-il là ?
— Non.
— Où est-il ?
— Il travaille.
— Va-t-il bientôt rentrer ?
— Sans doute...

Impossible de leur arracher une phrase complète. Les inspecteurs avaient déjà fouillé une grande partie de la maison, lorsqu'une porte fermée les arrêta. La femme Coateval sortit soudain de son mutisme.

— On ne peut pas entrer dans cette pièce, dit-elle précipitamment. Nous avons perdu la clé.

— Ah ! Vous avez perdu la clé. Eh bien ! nous allons enfoncer la porte. Et, d'ailleurs, qui habite là ?

— C'est mon mari. Mais il ne veut pas qu'on entre chez lui. Il garde toujours sa clé sur lui.

Le brigadier Métra intervint rudement.
— Allons, allons, pas d'enfantillages. Ouvrez la porte, ou nous l'enfonçons.

A ce moment, comme par miracle, la mère de Coateval découvrit la clé dans un placard et les inspecteurs purent pénétrer dans la chambre. Très en ordre, luxueusement meublée, la pièce était grande et claire.

— Eh ! pas de ça !...

L'inspecteur Redler se précipita. La femme de Coateval venait de jeter par la fenêtre une petite valise en cuir brun.

Une voix jeune monta de la cour.
— Métra ! Métra !...

Le brigadier alla à la fenêtre. Penché sur la valise qui gisait à terre, éventrée, l'inspecteur Redler contemplait avec ravissement des paquets et des flacons éparpillés sur le sol.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la valise ?

— Ce qu'il y a ?

Redler releva la tête.

— Ce qu'il y a ? Des kilos de cocaïne, un kilo au moins d'héroïne, dix paquets de morphine et cent billets de mille francs... Belle prise !...

D'un geste, le brigadier Métra me désigna une pile de lettres et de cahiers qui s'amoncelaient sur son bureau.

— Voyez tout ce que nous avons saisi chez lui. Sans nous vanter, je crois que nous avons réussi un coup de maître. Nous tenons là la clé de toute l'organisation internationale.

— Avez-vous réussi à pincer Coateval ?

— Non ! Mais sa capture n'est qu'une question d'heures. Il nous a échappé de curieuse façon. Alors qu'il revenait tranquillement chez lui, sans se douter de rien, un laitier qui avait apporté du lait comme nous arrivions à la villa, et qui nous avait vus entrer, lui dit :

« Il y a des gens chez vous, en ce moment. Même que votre femme a l'air bien embêtée. »

« Coateval n'en demanda pas plus long. Il sauta sur une bicyclette et s'enfuit à toute allure, laissant le laitier éberlué. »

« Sa fuite n'a d'ailleurs pas beaucoup d'importance, car il a eu l'imprudence de partir sans argent et de laisser des photos de lui dans toute la maison. »

« C'était un homme ordonné. Trop ordonné, même ; car, grâce à sa comptabilité si bien tenue, le trafic de la drogue va en prendre un coup sérieux. Nous savons maintenant comment la drogue venait de Sofia. Ce n'était pas pour rien que Coateval appartenait à l'administration des Wagons-Lits. Nous avons retrouvé dans ses papiers des télégrammes ainsi conçus, rédigés selon un code dont nous avons également trouvé la

clé : Le wagon est sûr — Le personnel est à nous — Attends arrivée cabine 13.

« Lorsque les trains arrivent à la gare de Lyon, ils sont dirigés à Villeneuve-Prairie. Là, Coateval, averti par télégramme, attendait tranquillement que les lieux soient sûrs. Dès qu'il se voyait seul, il décrochait paisiblement l'extincteur de la cabine 13 et, non moins paisiblement, il enlevait les paquets d'héroïne et de morphine qui se trouvaient à l'intérieur. Après quoi, il s'en retournait chez lui, la conscience tranquille. »

Evidemment, c'est assez simple. Mais il fallait des complicités nombreuses pour qu'il puisse opérer ainsi.

— Les complicités ne lui manquaient pas. On trouve dans ses papiers la preuve que des gens connus participaient de façon active à ses affaires.

« Une descente que nous avons opérée rue Traversière a d'ailleurs confirmé nos soupçons. Cet hôtel, que fréquentent de nombreux employés des Wagons-Lits, est, en raison du métier de ses clients, un centre actif du commerce de la drogue à Paris. Coateval s'y faisait souvent envoyer des lettres et des télégrammes au nom de Pierre ou de Coat.

« C'est ainsi que nous avons pu arrêter un des grands maîtres de la drogue, un Grec nommé Yangopoulos. Depuis déjà assez longtemps je le surveillais. Il représentait, paraît-il, à Paris, une marque de gin. Impossible de rien trouver de précis contre lui.

« Mais, en feuilletant dans les papiers de Coateval, nous avons trouvé des lettres signées les unes Yango, les autres Poulos. Yangopoulos se faisait aussi envoyer des lettres rue Traversière. D'ailleurs, maintenant qu'il est arrêté, les langues se délient. De plus en plus, il apparaît comme le chef des pourvoyeurs de la capitale.

« Dans les comptes de Coateval, il apparaît comme un homme avec qui l'on ne traite que par millions. Peut-être, grâce à lui, arriverons-nous à remonter à la source même, à ceux qui se cachent et qui accomplissent dans l'ombre leur besogne de destructeurs.

« La lutte continue... »

Puisse-t-elle un jour prendre fin par la suppression totale des empoisonneurs.

Espérons-le... sans trop y croire.

Roger-M. FREY.

DE LA DROGUE

venait certainement de Sofia et il existait, du côté de Villeneuve, Champigny ou Créteil, un gros marchand chez qui venaient s'approvisionner les revendeurs de la capitale.

Quel était donc ce mystérieux personnage et où se dissimulait-il ? L'inspecteur Redler n'allait pas tarder à le savoir. Grâce à des renseignements précis et à des recoupements, il parvint à repérer une maison dont le propriétaire menait un train de vie totalement disproportionné avec ses moyens.

Jean Coateval — tel était le nom de l'individu — était employé à la Compagnie des Wagons-Lits. Il avait autrefois voyagé sur la ligne Paris-Sofia. Ce premier point éveilla tout naturellement l'attention des inspecteurs, d'autant plus que Coateval avait demandé par la suite à faire partie du personnel non roulant. On pouvait se demander pour quelle raison, car son nouveau métier était beaucoup plus fatigant et beaucoup moins lucratif que l'ancien. Employé au dépôt de Villeneuve-Prairie, il ne gagnait que 35 francs par jour.

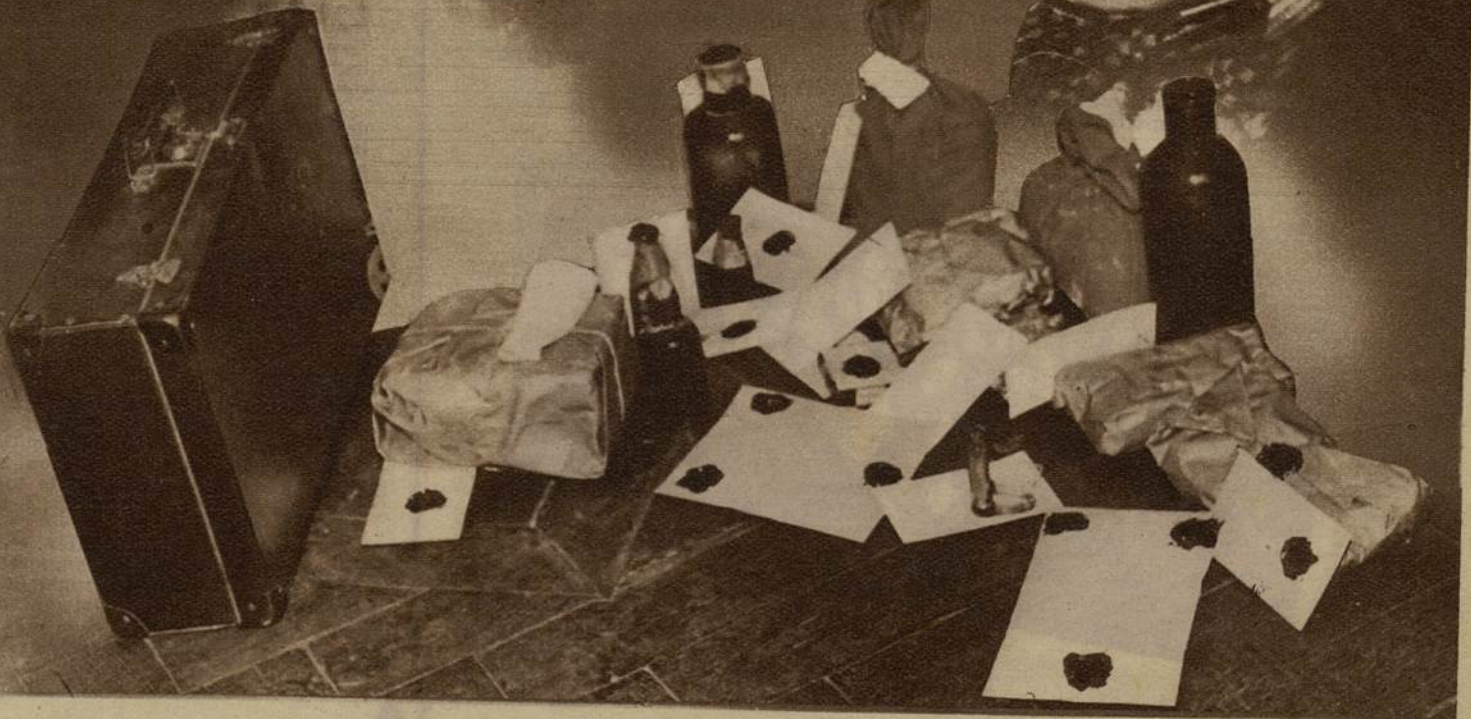
Or, il habitait une jolie et spacieuse villa sur les bords de la Marne, possédait un bateau de pêche, ne se privait de rien, et entretenait par-dessus le marché ses parents.

L'autre lundi, les inspecteurs, munis d'un mandat de perquisition du juge d'instruction Pagès, se présentèrent devant la villa de Coateval.

Curieuse maison, d'ailleurs. Perchée sur une butte, elle domine tous les environs. Un observateur placé au premier étage peut surveiller les alentours comme d'une tour de guet. Nul ne peut s'approcher de la villa sans être aperçu. Derrière la maison, un jardin en pente douce conduit jusqu'au bord de la Marne.

Vous désirez, messieurs ?
Une petite femme, aux cheveux grisonnants, de mise modeste, l'air effaré, se tenait derrière la grille.

Au fond du magnifique jardin qui masquait sa villa, Coateval avait stocké d'énormes quantités de drogues qui purent être saisies à temps



L'HOMME DES CAVERNES



Décidé à frapper fort, le jury répondit "oui" à toutes les questions et Sasia (ci-dessus) fut condamné à mort.

Draguignan (de notre envoyé spécial).

C'est un homme d'un autre âge — un homme du temps des cavernes, a pu dire le médecin aliéniste — que les jurés du Var viennent de condamner à mort après une délibération qui n'a même pas duré un quart d'heure.

Lorsque j'avais vu Sasia, en décembre dernier, on venait de le cueillir, sur la route de Vidauban.

Pendant que la brigade mobile fouillait le haut du département, qu'elle hantait ce désert qu'on appelle le Plan de Canjuers, pendant que la gendarmerie à pied, à cheval, en auto, sillonnait les routes et interrogeait les chasseurs de grives qui portent sur leur dos la cage à « appelant », Sasia, stupéfaitement, se faisait pincer à 10 heures du matin, avec des chevrotines dans sa carrossière et la montre du maître berger Rouvier dans sa poche.

Il avait le poil dur, la démarche élastique, et l'on respirait autour de lui une odeur de terre mouillée, de bois d'hiver embué par les brouillards matinaux et les fumées bleues des feuilles mortes qu'on brûle.

On l'imaginait assez bien parcourant la montagne, se glissant à travers les boqueteaux, à la façon d'un chat sauvage qui cherche sa proie. On a toujours tort de prêter aux criminels un certain romantisme, une cruauté ou une perversité de surhomme. Celui-là est un abruti.

Dans le box des accusés, avec son front bas et chauve, son nez camus, ses yeux de grenouille et la moue stupide de ses lèvres, il faisait l'effet d'un bâtarde d'homme primitif, qui a engraisé pendant sa détention. Quatre crimes lui étaient reprochés.

Une série avec laquelle on avait fabriqué, tel un épouvantail, le « démon du Canjuers », le « tueur de bergers ».

C'est Adrien Vassal, un maître-greffier du Taradeau, qui s'inscrit en tête de la liste sanglante.

Le 4 mars 1934, on découvrit, aux Lanternes, son cadavre dans un boqueteau proche de son jardin. L'autopsie établit que l'arme du crime était un fusil de chasse du calibre 16, chargé à chevrotines, avec une bourre « Gobels ». Cinquante francs et une montre avaient été volés.

Ferdinand Troin fut assassiné le 5 août 1934, alors qu'il suivait le chemin qui relie le hameau du Plan de Flayosc au hameau de Villard, un sac de pain sur son dos.

Son meurtrier s'était embusqué dans un abri de chasse confectionné avec des branchages. Il avait logé des chevrotines du calibre 16 dans la poitrine de sa victime. La bourre « Gobels » fut retirée de l'énorme trou de la blessure.

Le samedi 20 octobre 1934, Félicien Rouvier était trouvé mort dans sa bergerie, au quartier des Colles, à Ampuis. Rouvier avait été tué d'un coup de feu dans le dos. L'arme du crime était un fusil de chasse du calibre 16; les projectiles étaient des chevrotines, la bourre une bourre « Gobels ».

Le cadavre avait été fouillé, la montre volée.

Enfin, le 30 novembre 1934 — les crimes se rapprochent — c'est Galiano Giannini, conducteur d'une camionnette du chantier Cavalier, qui est abattu de deux coups de fusil au col de Blacas: une charge de chevrotines dans le ventre, l'autre dans la poitrine. Dans un sentier s'enfonçant dans le bois, sur une longueur de quinze mètres environ, on découvrait un porte-monnaie vide et divers papiers ayant appartenu à la victime.

Sur le bord de la route, près de l'endroit où Giannini fut frappé, un poste-affût dans le genre de ceux utilisés par les chasseurs de grives avait servi d'abri à l'assassin.

Sasia tirait l'homme comme on tire le sanglier. Dans la cervelle de ce primitif, une atroce confusion s'était produite: il identifiait ses semblables avec le gibier.

Un jury qui était décidé à frapper fort, un procureur qui réclamait l'exemple, un défenseur qu'on avait découragé, un président qui mène ses accusés à l'échafaud avec la silhouette de Raimu et un humour digne de Thackeray n'ont guère permis d'expliquer le mécanisme qui, à cinquante ans, fit d'un hétéro, chapeleur et braconnier, un tueur sans remords.

Sasia s'est défendu d'avoir tué Vassal et Troin.

— Deux, c'est assez! a-t-il remarqué.

Il a raconté l'assassinat de Rouvier, fusillé dans sa bergerie, en se grattant l'oreille.

— On m'avait dit: « Le vieux, là-haut, il a des billets de mille. » Alors, j'ai pensé: « Je vais peut-être trouver des sous... » J'ai fouillé la bergerie. Mais lui, il est arrivé. Je m'étais caché derrière le lit. Comme il a mis la main dans sa poche, j'ai eu peur et j'ai fait le coup de feu. Il est tombé. Alors, je lui ai pris deux cents francs et sa montre.

— Deux cents francs que vous avez envoyés au percepteur, a remarqué le président Coggia.

Car Sasia, ayant une amende à payer, dévalisait ses victimes pour régler le percepteur. Il craignait la prison et ce Grubouille assassinait pour éviter la contrainte par corps.

Entre cet homme des bois qui habitait une véritable tanière où l'on ne pouvait entrer qu'en se pliant en deux et la société coiffée du képi de gendarme, une lutte sourde s'était engagée. La société réclamait des amendes. Sasia partait, avec son fusil, à la chasse aux sous. C'est pourquoi on lui coupera le cou, un matin blême de l'hiver prochain.

Ses réflexes, d'ailleurs, sont imprévisibles. Il n'a pas pleuré, ce qui est contraire à toute tradition. (Il est vrai qu'il n'avait pas de mouchoir.) Lorsque le président lui demanda pourquoi il avait traîné le cadavre du chauffeur Giannini dans le fossé, il répondit: « Pour éviter qu'un camion ne l'écrase, en passant sur la route ».

Ce qui a permis à son avocat de conclure que c'était « un sentimental ».

Sasia a-t-il tué Vassal et Troin? Il l'avait avoué aux gendarmes de Vidauban; il s'est rétracté par la suite.

Le procureur a dû convenir qu'il n'y avait aucune preuve « palpable » de sa culpabilité dans ces deux affaires. Le jury a répondu « oui »; mais il aurait répondu oui, si Sasia avait été accusé de « l'assassinat » de Prince!

Le président a eu le mot de la fin.

— Deux de plus, deux de moins... Il n'a qu'une tête, cet homme!

Sasia avait confié à ses gardiens qu'il sortirait libre « pour les champignons ». Tout le Var embaume en ce moment les cèpes!

Je ne suis pas sûr qu'il ait compris qu'on lui faisait quitter le box pour aller à la guillotine.

En tout cas, quand on a lu le jugement, il s'est coiffé comme s'il se disposait à retourner à la chasse aux grives.

Pierre ROCHER.



Une foule considérable avait été attirée par la renommée usurpée du « démon du Canjuers ».

L'ENVERS DU MALHEUR



Ayant débuté (ci-dessus) dans un théâtre de revues, Ilona Hajmássy (à gauche) est devenue la grande vedette de Budapest.

Vienne (de notre correspondant particulier).

Il y a quelques années seulement, Ilona de Hajmássy n'était encore qu'une étoile de dixième ordre dans un théâtre de revues, à Budapest; aujourd'hui, elle est membre de l'Opéra de Vienne et, sans doute, la star de demain de toute l'Europe Centrale.

Entre les deux dates si peu éloignées de ses débuts obscurs et de sa réussite hors série, se déroula une tragédie familiale inouïe qui ne fut pas sans influencer la gloire ascendante de l'artiste.

Le drame retentissant qui, pour la première fois, attirera l'attention du public sur la belle Ilona, se produisit le 10 août dernier, lorsque son mari Nicolas de Szávody, riche et jeune propriétaire appartenant à la meilleure société pestoise, fut trouvé, le cœur troué d'une balle, dans sa garçonnière du 4, rue Batthiayi, à Budapest.

Sans aucun doute, il s'agissait d'un suicide; les enquêteurs découvrirent dans la chambre du mort, sur une petite table, à côté de bouts de cigarettes innombrables et d'une bouteille de whisky à moitié vidée, un roman que Nicolas Szávody avait lu, selon toute évidence, avant de commettre son acte fatal. Un passage du roman était souligné au crayon rouge: « Il se sauva de la vie comme on se sauve d'une maison en feu... »

Le jeune homme qui mit ainsi prématurément fin à son existence était le descendant d'une famille de grands propriétaires fonciers, extrêmement aisés. Il y a quatre ans, il vit Ilona de Hajmássy dans une revue et lui déclara:

— Vous êtes née pour mieux que cela.

Dès ce moment, il devint son protecteur. Il lui fit quitter le petit théâtre où elle était employée et lui fit donner des leçons de danse et de chant par les meilleurs maîtres. Puis, un an après leur première rencontre, il l'épousa, malgré l'opposition acharnée de son père.

Le mariage du jeune couple aurait été heureux, si Szávody n'avait pas été tourmenté par la plus terrible des passions: la jalousie. Tout en insistant pour que sa femme apprit à chanter avec des professeurs éminents, il protestait violemment chaque fois qu'il était question pour elle de retourner au théâtre. Il se rendait compte qu'il agissait, ce faisant, de manière illogique, mais il ne pouvait pas commander à sa nature. Il était, presque toujours, d'une nervosité extrême; personne ne s'étonna donc lorsque, l'année dernière, les époux décidèrent enfin de se séparer. Szávody loua pour lui une garçonnière, tandis que sa femme allait habiter Vienne, afin d'y continuer ses études de chant.

Le matin du 10 août, Szávody envoya son valet chez des amis de sa femme, avec, adressée à cette dernière, une lettre contenant la somme de 2.000 pengös (plus de cinq mille francs). A peine resté seul, il se logea une balle dans le cœur. Le valet, rentré, trouva son maître baignant dans une mare de sang.

A part la missive adressée à sa femme, le désespéré ne laissa derrière lui qu'une seule lettre, celle dans laquelle il dit adieu à son père. Le malheureux vieillard perdit, en Nicolas, le troisième de ses fils, lesquels périrent tous de façon tragique. Il y a deux ans, l'aîné des trois frères se suicida, en tournant, lui aussi, son arme contre lui-même sans que personne pût trouver le moindre motif à sa terrible détermination. Peu de temps après, le deuxième frère de Nicolas mourut d'une embolie. Leur mère, brisée par ce double deuil, ne tarda pas à rejoindre ses enfants dans la tombe. A présent, c'était le tour de Nicolas!

Lorsque Ilona de Hajmássy apprit à Vienne l'affreuse nouvelle, elle partit précipitamment pour Budapest, afin de contempler une dernière fois les traits de son mari, mort pour l'avoir trop aimée. A la morgue, elle fut prise d'une crise de nerfs; il fallut l'emporter de force.

— J'aurais dû m'en douter, répétait sans cesse la jeune veuve, en sanglotant. Je craignais toujours une catastrophe de ce genre! Il détestait la pensée de me voir sur la scène, alors que, d'autre part, il m'engageait à ne pas laisser périr mon talent. Il était hors

de lui, en apprenant mon admission à l'Opéra de Vienne; mais le coup fatal devait lui être donné par l'annonce, dans les journaux, de ma prochaine apparition à l'écran...

Après les obsèques, Ilona retourna à Vienne et le vieux Szávody resta seul, désolé, dans sa splendide propriété qui, désormais, n'avait plus d'héritier. Quinze jours plus tard, son valet le trouva mort, le cœur troué d'une balle, exactement comme on avait découvert son fils...

Inutile de dire que la tragique disparition de cette famille souleva une émotion intense dans la société de Budapest et de Vienne. Soudain, la vieille génération fréquentant les clubs des deux capitales se souvint d'un drame, vieux de quarante-cinq ans, et qu'avait provoqué Emilie Szávody.

Il était, à cette époque-là, héritier d'une fortune énorme, et un beau garçon, aimable, spirituel, bref, l'un des meilleurs partis qui comptait dans la bonne société. Telle était, du moins, l'opinion de M. Gerhard, père de Kate Gerhard, une jeune fille charmante; or, vers 1890, l'opinion des pères prévalait seule dans les questions de mariage. Kate Gerhard avait beau en aimer un autre, « un va-nu-pieds sans le sou », comme son père l'appelait avec mépris; sa propre mère elle-même avait beau favoriser leur union, le père Gerhard y mit son veto et, lorsque Szávody fit sa demande, elle fut agréée.

Au banquet de nocces du jeune couple qui eut lieu à la maison des Gerhard, le mari se pencha, au milieu du brouhaha général, vers sa jeune femme et lui chuchota:

— Prépare-toi, il est temps de partir.

Obéissante, la mariée se leva, monta chez elle... et ne reparut plus. Une demi-heure plus tard, sa mère et son mari, inquiets, n'obtinrent pas de réponse devant sa porte close; ils durent forcer l'huis et trouvèrent Kate, suspendue au lustre, son corps inerte toujours paré de la robe blanche des fiancées. Kate Gerhard s'était tuée pour ne pas appartenir à un homme qu'elle n'aimait pas...

A la suite de cette tragédie, les parents de Kate divorcèrent, car la mère éplorée imputait la terrible fin de sa fille à la dureté de cœur de son mari. Quelques années plus tard, Szávody se remaria.

Lui et ses descendants ont-ils été frappés par quelque terrible malédiction, analogue à celle des Atrides, et qui vient de se réaliser, à un demi-siècle de distance?

Et le triomphe actuel, au théâtre et au cinéma, d'Ilona Hajmássy, « la belle Hélène de Vienne », estompé-t-il en sa mémoire et en son cœur l'écho funèbre d'une telle série de malheurs?

G. STREM.



Szavody faisait à l'étoile des scènes de jalousie terribles.

CONSULTATIONS GRATUITES

pour vos ennuis, pour vos peines,
pour toutes difficultés

Consultez le Professeur DJEMARO,
Doyen des Astrologues de France.

GRATUITEMENT. Il vous révélera votre destinée, vous renseignera sur affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariage, etc... Il vous dira vos chances, vos espoirs, et vous indiquera comment améliorer votre vie. Grâce à lui et au merveilleux Talisman qu'il offre gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis.

Des milliers d'attestations authentiques sont exposées à ses bureaux, où le meilleur accueil vous est réservé.

Le Professeur DJEMARO, établissant personnellement et scrupuleusement l'Horoscope de chacun de ses clients, ne peut satisfaire qu'un nombre limité de consultants : c'est pourquoi il ne répond qu'aux demandes accompagnées de 2 francs en timbres, pour frais d'envoi discret et d'écritures. (Etranger : 4 francs.)

Envoyez vos nom, prénoms, date de naissance, adresse (si vous êtes madame, donnez votre nom de demoiselle), et vous recevrez, sans aucun engagement de votre part, un Horoscope d'essai, qui vous édifiera sur la valeur scientifique du plus ancien Astrologue de France qui, pour les services rendus à l'humanité, a été nommé Chevalier de l'Ordre Universel du Mérite Humain.

PROFESSEUR DJEMARO, Service V.I.
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine).
Bureau fondé en France en 1921.

LA BENZINE JEANNE D'ARC

DÉTACHE TOUT
SANS LAISSER
NI ODEUR
NI AURÉOLE



GROS: NETTOYANTS DUNLOP
NEUILLY SEINE

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 11.300 : Classes primaires et primaires supérieures complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Herbariste.

Broch. 11.307 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 11.314 : Carrières administratives.

Broch. 11.316 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 11.321 : Emplois réservés.

Broch. 11.327 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 11.332 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 11.336 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres), Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'industrie hôtelière.

Broch. 11.343 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto. — Tourisme.

Broch. 11.348 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 11.351 : Marine marchande.

Broch. 11.356 : Solège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 11.364 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 11.369 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 11.373 : Journalisme : secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 11.375 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 11.380 : Carrières coloniales.

Broch. 11.386 : L'Art d'écrire.

Broch. 11.393 : Carrières féminines.

Broch. 11.397 : Pour les enfants débiles.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils particuliers à votre cas. Il vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE INTERNATIONALE

DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18



POUR
LA PORCELAINES L'EMAIL
LA CÉRAMIQUE L'ALUMINIUM

VIENT DE PARAÎTRE

LA VIE SEXUELLE

Précis d'Initiation

« Pour la vérité, contre
l'ignorance, pour la santé
et le bonheur intime des
individus. »

Envoi à domicile en paquet clos
contre remboursement... 12 Frs

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves - PARIS-14^e

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate.
Impuissance. Rétroécissement. Blennorrhagie. Filaments.
Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSAULT, PARIS-17^e

M^{ME} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie et de Manuscrite
qui transforme les êtres ainsi que les destinées trou-
blées. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux
éclairée, et possédant un don absolument extraordi-
naire de savoir répondre à tout et trouver la solution
de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE
14, rue de Turin, 14, Paris. « M^{re} Liège ou Europe »

CONCOURS 1935

Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité
au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale
d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e

LE BAIN INTESTINAL

C'est la cure efficace de la constipation ! dit
le docteur Henri Rajat.

L'émminente revue médicale le XX^e siècle il-
lustré a publié dernièrement, sous les auspices
du docteur Henri Rajat, ancien directeur
du Bureau municipal d'hygiène de Vichy, un
article spécialement consacré au traitement de
la constipation par le bain intestinal (Entéro
Cure).

Après avoir expliqué comment la constipa-
tion (embarras du colon par les déchets de
la digestion) exerce une influence néfaste sur
tous les autres organes, après avoir montré
quels troubles résultent de l'auto-intoxication,
ce phénomène rencontré si fréquemment, le
docteur Rajat signale à tous ses jeunes col-
lègues l'énorme progrès réalisé par le bain
intestinal, dans la lutte contre la constipa-
tion.

« Méthode naturelle, dit-il, sans contre-indi-
cation possible, qui supprime l'emploi de
toutes drogues et réédifie les muscles de
contraction, rendus inertes par l'inaction. » Et
il conclut : « Avant de fournir un diagnostic
quelconque, vérifiez toujours l'état intestinal
de votre malade. N'oubliez pas que la consti-
pation est la base de la plupart des trou-
bles que vous êtes appelés à guérir. »

Toutes les maladies d'épiderme, par exem-
ple : acné, furonculose, herpès, eczéma, etc...
tous les troubles articulaires : arthrite, goutte,
rhumatismes, de même que la colibacillose si
funeste, sont dus à une intoxication interne
(auto-intoxication), conséquence de la consti-
pation.

Traiter ces maladies extérieurement ? Peine
perdue ! C'est la cause même qu'il faut com-
battre, et c'est là que le bain intestinal joue
un rôle de premier plan. Le bain intestinal
que le malade peut aisément pratiquer sans
aucune aide, seul chez soi, est un merveilleux
régulateur de toutes les fonctions. C'est éga-
lement le meilleur agent de combat contre les
maladies de la nutrition : entérite, colites,
obésité, etc...

Son action est décrite au cours d'une bro-
chure de prophylaxie intestinale intitulée :
« L'Hygiène de l'intestin », éditée par le cen-
tre d'Entéro cure (section M), 9, fg Saint-
Honoré, Paris, et qui est envoyée gratuite-
ment à tous ceux qui en font la demande.
(Joindre 1 franc en timbres, pour frais d'en-
voi.)

Pour la Publicité
dans DÉTECTIVE

S'adresser à

H. DELLONG
1, Rue Lord-Byron
Paris - Balzac 33-91

FORCE SANTÉ VIGUEUR

par

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



par la SANTÉ.

L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grand
à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Electro-
thérapie destiné à être envoyé gratuite-
ment à tous les malades qui en feront la
demande. Ce superbe ouvrage médical en
5 parties, écrit en langage simple et
clair explique la grande popularité du traie-
tement électrique et comment l'électricité,
en agissant sur les systèmes nerveux et
musculaire, rend la santé aux malades,
débilisés, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes
de chaque affection sont minutieusement
décrits afin d'éclairer le malade sur la
nature et la gravité de son état. Le rôle
de l'électricité et la façon dont opère le
courant galvanique est établi pour chaque
affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique
se fait de préférence la nuit et le malade
peut sentir le fluide bienfaisant et régéné-
rateur s'infiltrer doucement et s'accumuler
dans le système nerveux et tous les orga-
nes, activant et stimulant l'énergie ner-
veuse, cette force motrice de la machine
humaine.

Chaque famille devrait posséder cet
ouvrage pour y puiser les connaissances
utiles et indispensables à la santé afin
d'avoir toujours sous la main l'explication
de la maladie ainsi que le remède spéci-
fique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT.

Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple
carte postale à Mr le Docteur M.A. GRAND, 30, Avenue
Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous
enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.
1^{er} Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

Le traité d'électrothérapie comprend
5 chapitres :

1^{re} PARTIE :

SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Né-
vralgies, Névrites, Maladies de la Moelle
épineuse, Paralysies.

2^{me} PARTIE :

ORGANES SEXUELS

et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varico-
cèle, Pertes Sémiales, Prostatite, Écou-
lements, Affections vénériennes et
maladies des reins, de la vessie et de la
prostate.

3^{me} PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écou-
lements, Anémie, Faiblesse extrême, Amé-
norrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE :

VOIES DIGESTIVES.

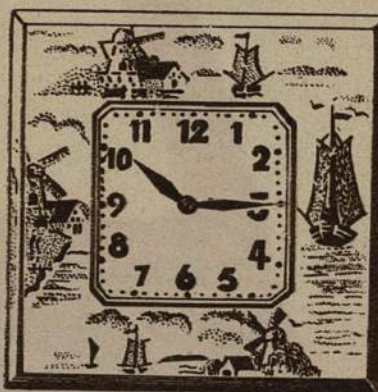
Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilata-
tion, vomissements, aigreurs, constipation,
entérites multiples, occlusion intestinale,
maladies du foie.

5^{me} PARTIE :

SYSTÈME MUSCULAIRE

ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte,
Sciatique, Arthritisme, Arthério-sclérose,
Troubles de la nutrition, Lithiases, Dimi-
nution du degré de résistance organique.



PENDULE MODERNE
MURALE

Payable après
réception

Entretien
gratuit
Deux Ans

FRS
25

PRIX SENSATIONNEL

E.V. LYNDA, MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette

Métro Cadet - Près Gares Nord et Est

La pousse des cils réalisée scientifiquement



Photo Roge.

De beaux yeux ombrés par des cils longs, nom-
breux, souples et recourbés qui les mettent en valeur,
n'est-ce pas là, madame, le principal élément de la
beauté de votre visage ?

Pour celui-ci comme pour ceux-là, vous utilisez des
lards : crèmes, rouges, poudres, cosmétiques. Mais,
quand arrive le moment du repos, alors que vous trait-
tez par des crèmes appropriées votre épiderme débar-
rassé de ses lards, Que FAITES-VOUS POUR SOI-
GNER VOS CILS ? RIEN.

Grâce à NAYIKA, vous pouvez désormais faire béné-
ficier vos cils de soins particuliers.

Le NAYIKA n'est ni un lard, ni un cosmétique : c'est
un produit à base de sucres de plantes, favorisant la
pousse des cils par son action vivifiante sur leurs
glandes matriques, rendant prolifiques celles que leur
faiblesse laissait stériles et fortifiant également les
plus vigoureuses : d'où accroissement tant de la lon-
gueur que du nombre des cils.

Les cosmétiques ont tendance en général à abîmer
les cils : ils les décolorent, les dessèchent, entraînant
même leur chute. Jusqu'à ce jour il n'y avait nul
remède à cela.

Mais maintenant, grâce à NAYIKA, vos cils seront plus longs, plus nombreux, plus souples,
vos yeux auront encore plus de charme. Vos paupières inférieures quelque peu claquées,
bénéficieront comme vos paupières supérieures d'une pousse plus active et plus fournie.

Prix du flacon : 18 francs.

Pour toutes commandes, écrire aux Laboratoires NAYIKA, service D., 4, rue Paul-Dupuy,
Paris (16^e).

Livraison à domicile dans PARIS sur simple coup de téléphone à Bal. 33-91.

DETECTIVE

Pendant près de deux mois, le président Barnaud est appelé à diriger, avec la subtile autorité qu'on lui connaît, les débats du procès d'assises le plus retentissant que la France ait connu depuis l'Affaire Dreyfus.

Pages 6 et 7, les impressions d'audience de Paul BRINGUIER.

LE PROCÈS STAVISKY

